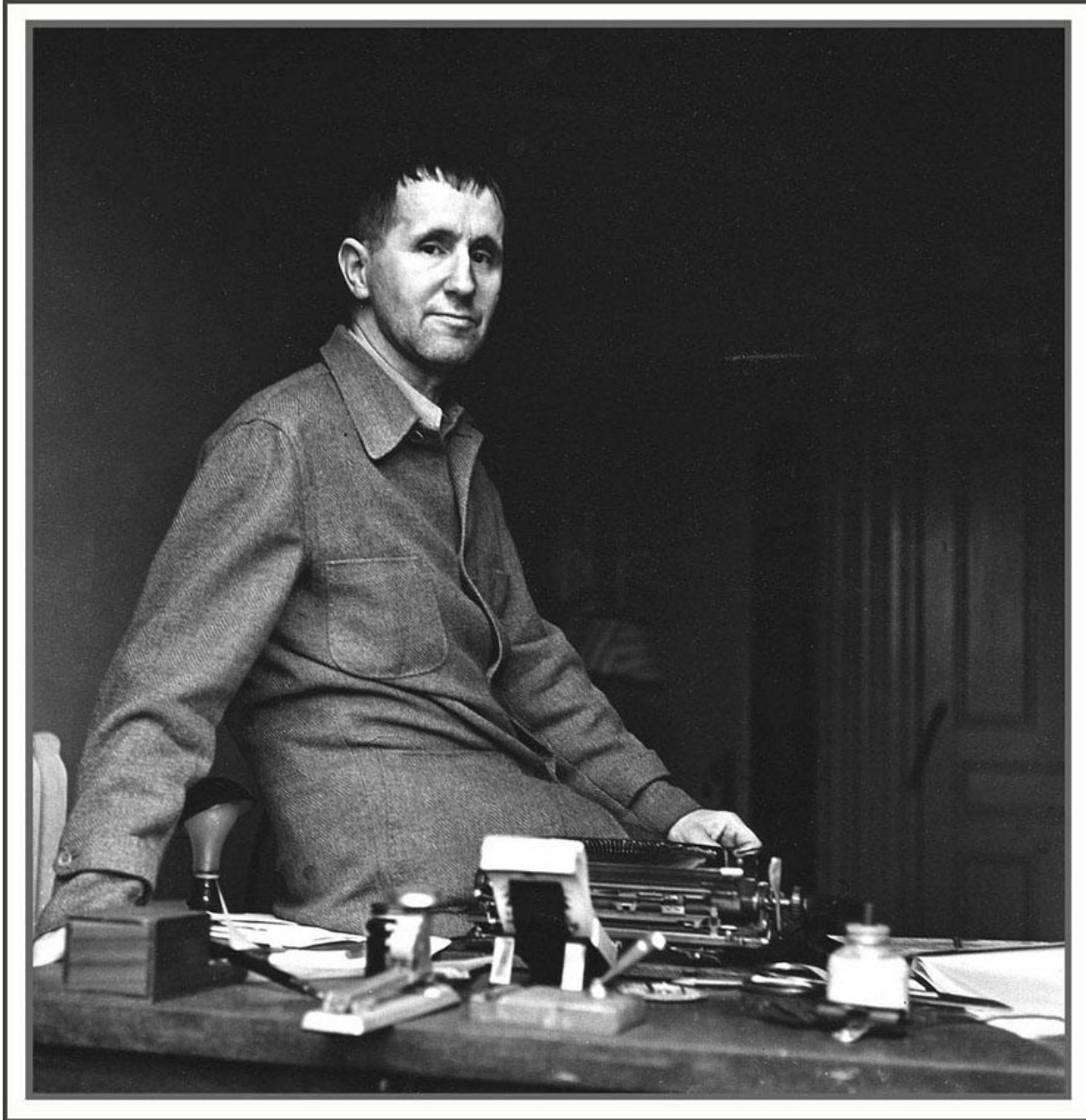


**Bertolt Brecht – Grand’Peur et misère du Ille  
Reich  
(1935 – 1938)**



*Centre Marxiste-Léniniste-Maoïste de Belgique – La bataille sur le Front Culturel*

## PRESENTATION

Les vingt-quatre saynètes qui composent cette pièce dressent un portrait de la société allemande depuis l'avènement d'Hitler jusqu'aux prémices de la guerre sans toutefois suivre une chronologie rigoureuse.

Brecht s'est directement inspiré de récits de témoins oculaires et d'extraits de journaux pour composer ce texte qui montre l'enracinement profond du régime nazi dans toutes les sphères de la société allemande.

On y voit tour à tour la bourgeoisie, le corps médical, la justice, les enfants, les prisonniers, etc. évoluer face au régime.

Contemporaine de la montée du fascisme, la pièce est donc écrite par un Brecht participant lui-même à la lutte révolutionnaire sur le front culturel. On a ainsi un panorama qui se veut non pas explicatif, mais réaliste, selon la perspective socialiste.

A ce titre, elle sonne comme une mise en garde pour aujourd'hui, alors qu'en Belgique, le fascisme se développe inéluctablement en tant que domination des monopoles sur les autres fractions de la bourgeoisie.

Aujourd'hui, à l'instar de ce qui est relaté de manière explicite dans certaines saynètes, la violence des masses contre elles-mêmes s'exacerbe, aidée par la diffusion des idéologies les divisant sous des prétextes nationalistes, ethniques ou religieux et se fondant sur la culture patriarcale de la brutalité.

Les masses sont en effet enfermées idéologiquement dans le monde bourgeois en pleine décadence, où règne la pornographie généralisée, le culte de la violence gratuite, la vénération du principe de la concurrence, l'ultra-individualisme.

Face à cela nous disons : la seule manière de lutter authentiquement contre le fascisme, c'est d'assumer l'analyse léniniste de la putréfaction de l'impérialisme ; c'est de lever le drapeau de la révolution, qui sans cela sera accaparé par les fascistes dans leur entreprise de manipuler les masses dans le cadre de la crise capitaliste.

## LA GRANDE REVUE ALLEMANDE

Cinq années s'écoulèrent. Puis on annonça :

Celui qui se dit l'envoyé de Dieu est prêt  
Pour la guerre. – Il possède tanks, canons, croiseurs,  
Et des avions dans ses hangars en si grand nombre  
Qu'il n'a qu'un geste à faire et le ciel devient sombre.

Nous avons décidé alors d'examiner  
Ce peuple dont il allait faire son armée :  
Hommes, femmes, ce qu'ils étaient, ce qu'ils pensaient.  
Nous avons prescrit la grande revue.

Voici la foule confuse et pâle

Qui vient derrière la croix,  
La croix sur les drapeaux rouge sang,  
La croix à quatre crochets, potence  
Pour les pauvres.

Ils partent, les uns marchant au pas,  
Les autres rampant à quatre pattes, Pour sa grande guerre.  
On ne perçoit ni gémissement,  
Ni grognement, à cause de la  
Musique militaire.

Les voici avec femmes et enfants,  
Ils ont traversé cinq longs hivers,

Ils n'envisagent pas d'en passer  
Cinq autres encore.  
Traînant ainsi vieillards et malades,  
Ils déploient devant nous son armée  
Au grand complet.

## 1

### COMMUNAUTÉ NATIONALE

Voici les officiers S.S.  
Gavés de bière et de discours.  
Ils forment le vœu que le peuple  
Devienne un grand peuple puissant,  
Craint, fidèle et obéissant.

***Nuit du 30 janvier 1933. Deux officiers S.S. descendent la rue, en titubant quelque peu.***

LE PREMIER. – Maintenant nous sommes sauvés. Irrésistible, la retraite aux flambeaux ! Hier encore la déroute, aujourd'hui la Chancellerie du Reich. Hier, l'oiseau qui bat de l'aile, aujourd'hui l'aigle impériale.

*Ils pissent.*

LE SECOND. – Et maintenant, place à la communauté nationale. Je m'attends à un élan spirituel de la nation allemande, sur une vaste échelle.

LE PREMIER. – Encore faut-il d'abord éveiller l'homme allemand, le sortir du borbier de la sous-humanité. Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Ils n'ont pas pavoisé.

LE SECOND. – Nous nous sommes égarés.

LE PREMIER. – Un coin répugnant.

LE SECOND. – Un quartier d'assassins.

LE PREMIER. – Tu crois que c'est dangereux par ici ?

LE SECOND. – Un vrai camarade, un vrai patriote n'habite pas dans de pareils baraquements.

LE PREMIER. – Pas même une lumière !

LE SECOND. – Ils sont tous sortis.

LE PREMIER. – Oui, ceux qui sont pour nous. A ton avis, ils sont allés loin d'ici, voir l'avènement du Troisième Reich ? Allons-y en protégeant les arrières.

*Ils avancent en chancelant, le Premier derrière le Second.*

LE PREMIER. – Ce n'est pas le quartier qui longe le canal ?

LE SECOND. – Je ne sais pas.

LE PREMIER. – C'est le coin où nous avons mis la main sur un nid de marxistes. Après coup, ils ont dit qu'ils étaient une association professionnelle catholique. Mensonges ! Pas un qui portait l'insigne.

LE SECOND. – Tu crois qu'il réalisera la communauté nationale ?

LE PREMIER. – Il réalisera tout !

*Il s'arrête, interdit, et regarde dans le noir. Une fenêtre s'est ouverte.*

LE SECOND. – Qu'est-ce que c'est ?

*Il enlève la sûreté de son revolver. Un homme âgé, en chemise de nuit, se penche à la fenêtre, et on l'entend appeler à voix basse : « Emma, c'est toi ? »*

LE SECOND. – C'est eux !

*Il court en rond comme un fou et se met à tirer des coups de feu dans toutes les directions.*

LE PREMIER, hurlant. – Au secours !

*Venant de derrière une fenêtre faisant face à celle où se tient encore l'homme âgé, on entend le cri terrible d'une personne atteinte par l'un des coups de feu.*

## 2

### LA DÉLATION

Voici les délateurs qui viennent de creuser

La tombe du voisin. Ils se sont fait connaître, et le savent.

Est-il possible que la rue s'en souvienne à jamais ?

Ils dorment mal. Mais ce n'est pas fini :

Chaque nuit n'est pas encore la dernière.

***Breslau, 1933. Un appartement de petits bourgeois. Une femme et un homme, debout à la porte, écoutent. Ils sont très pâles.***

LA FEMME. – Maintenant, ils arrivent en bas.

L'HOMME. – Pas encore.

LA FEMME. – Ils ont cassé la rampe. Quand ils l'ont sorti de chez lui. Ils le trainaient. Il était déjà sans connaissance.

L'HOMME. – J'ai simplement dit que ce n'était pas chez nous qu'on écoutait à la radio les émissions étrangères.

LA FEMME. – Tu n'as pas dit que ça.

L'HOMME. – Je n'ai rien dit d'autre.

LA FEMME. – Ne me regarde pas comme ça. Si tu n'as rien dit d'autre, tu n'as rien dit d'autre.

L'HOMME. – C'est bien ce que je pense.

LA FEMME. – Pourquoi ne vas-tu pas à la police déclarer qu'il n'y avait pas de réunion chez eux le samedi ?

*Un temps.*

L'HOMME. – Je n'irai pas à la police. Ils l'ont traité d'une façon ... de vraies brutes !

LA FEMME. – Il ne l'a pas volé. Pourquoi s'occupe-t-il de politique ?

L'HOMME. – Mais ils n'avaient pas besoin de lui déchirer sa veste.

LA FEMME. – Sa veste n'a rien à faire là-dedans.

L'HOMME. – Ils n'avaient pas besoin de la déchirer.

### 3

## LA CROIX BLANCHE

Voici les S.A. Comme une meute

Il se lancent aux trousses de leurs frères :

Ils les jettent aux pieds des pachas ventripotents

Puis lèvent la main et saluent.

Dans leur main rien d'autre que du sang.

***Berlin, 1933. Une cuisine d'appartement bourgeois. Le S.A., la cuisinière, la femme de chambre, le chauffeur.***

LA FEMME DE CHAMBRE. – Tu n'as vraiment qu'une demi-heure ?

LE S.A. – Exercice de nuit.

LA CUISINIÈRE. – Qu'est-ce que c'est que cet exercice que vous êtes toujours en train de faire ?

LE S.A. – Secret militaire !

LA CUISINIÈRE. – C'est une expédition punitive ?

LE S.A. – Vous voudriez le savoir ! Mais personne n'apprendra rien de moi. Pas la peine d'appâter, le poisson ne mordra pas.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Et il faut encore que tu ailles jusqu'à Reinickendorf ?

LE S.A. – Reinickendorf ou Rummelsburg, à moins que ça ne soit à Lichterfelde.

LA FEMME DE CHAMBRE, *un peu déconcertée*. – Tu ne veux pas manger quelque chose avant de partir ?

LE S.A. – Je ne me ferai pas prier : toujours d'attaque pour bourrer le canon à saucisses. (*La cuisinière apporte un plateau.*) Oui, il faut savoir se taire ! Surprendre l'adversaire, toujours ! Tomber sur lui du côté où il croit le ciel sans nuage ! Regardez le Führer, quand il prépare un coup ! Impénétrable ! Vous ne savez absolument rien d'avance. Peut-être bien que lui-même ne sait rien d'avance. Et puis ça éclate. Des choses fantastiques. C'est ce qui fait qu'on tremble devant nous. (*Il a noué sa serviette. Levant couteau et fourchette il s'informe :*) Anna ! les patrons ne vont pas rappliquer au moins ? Que je ne sois pas là, assis, la gueule pleine de rémoulade. (*En exagérant, comme s'il avait la bouche pleine :*) Heil Hitler !

LA FEMME DE CHAMBRE. – Non, ils sonnent d'abord pour la voiture, n'est-ce pas Monsieur Francke ?

LE CHAUFFEUR. – Plaît-il ? Oui, évidemment.

*Le S.A., rassuré, commence à manger.*

LA FEMME DE CHAMBRE, *s'asseyant près de lui*. – Tu n'es pas fatigué ?

LE S.A. – Epatant !

LA FEMME DE CHAMBRE. – C'est toujours vendredi que tu es libre ?

LE S.A., *acquiesçant de la tête*. – Si rien n'arrive.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Dis, la réparation de la montre a coûté quatre marks cinquante.

LE S.A. – Un scandale.

LA FEMME DE CHAMBRE. – La montre n'avait coûté que douze marks.

LE S.A. – Le garçon de la droguerie : toujours aussi incorrect ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Mon Dieu ...

LE S.A. – Tu n'as qu'à me le dire.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Mais je te dis tout. Est-ce que tu as les nouvelles bottes ?

LE S.A., *sans joie*. – Oui. Pourquoi ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Minna, vous avez vu les nouvelles bottes de Théo ?

LA CUISINIÈRE. – Non.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Montre voir, Théo ! C'est celles qu'ils viennent de toucher. (*Le S.A. tout en mastiquant étend ses jambes pour faire voir ses bottes.*) Elles sont belles, non ?

*Le S.A. cherche des yeux autour de lui.*

LA CUISINIÈRE. – Il vous manque quelque chose ?

LE S.A. – Un peu sec.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Tu veux de la bière ? Je vais t'en chercher.

*Elle sort en courant.*

LA CUISINIÈRE. – Elle se ferait mourir à courir pour vous, Monsieur Théo !

LE S.A. – Oui, avec moi c'est comme ça. Faut que ça éclate.

LA CUISINIÈRE. – Vous les hommes, vous vous en permettez beaucoup trop.

LE S.A. – C'est les femmes qui le veulent. (*La cuisinière soulève une lourde bassine.*) Qu'est-ce que vous vous esquintez avec ça ? Laissez, c'est mon affaire.

*Il traîne la bassine.*

LA CUISINIÈRE. – Vous êtes bien aimable. A chaque fois vous trouvez quelque chose à m'enlever des mains. (*Avec un regard vers le chauffeur :*) Tout le monde n'est pas si complaisant.

LE S.A. – N'en faites pas un opéra. Chez nous, c'est de bon cœur.

*On frappe à la porte d'entrée de la cuisine.*

LA CUISINIÈRE. – C'est mon frère. Il apporte la lampe pour la radio. (*Elle fait entrer son frère, un ouvrier.*) Mon frère !

LE S.A. ET LE CHAUFFEUR. – Heil Hitler !

L'OUVRIER murmure quelque chose qui, à la rigueur, peut vouloir dire. – Heil Hitler !

LA CUISINIÈRE. – Tu as la lampe ?

L'OUVRIER. – Oui.

LA CUISINIÈRE. – Tu veux la poser tout de suite ?

*Ils sortent tous deux.*

LE S.A. – Qu'est-ce que c'est que ce type ?

LE CHAUFFEUR. – Chômeur.

LE S.A. – Il vient souvent ?

LE CHAUFFEUR, *hausse les épaules.* – Je suis rarement là.

LE S.A. – Mais la grosse est franche comme l'or du point de vue national ?

LE CHAUFFEUR. – Absolument.

LE S.A. – Ce qui n'empêche pas que le frère peut être tout à fait autre chose.

LE CHAUFFEUR. – Vous avez un soupçon ?

LE S.A. – Moi ? Non. Jamais ! Je n'ai jamais de soupçons. Un soupçon, c'est ni plus ni moins qu'une certitude. Et alors, gare !

LE CHAUFFEUR, *murmurant*. – Faut que ça éclate !

LE S.A. – C'est comme ça. (*Penché en arrière, un œil fermé :*) Vous avez compris ce qu'il a marmotté ? (*Il contrefait le salut de l'ouvrier.*) Ça peut vouloir dire « Heil Hitler ». Mais pas forcément. C'est que je les aime, moi, les frères.

*Il rit aux éclats. Rentrent la cuisinière et l'ouvrier ; elle lui sert à manger.*

LA CUISINIÈRE. – Mon frère s'y connaît bien en radio. A côté de ça, il ne l'écoute pas du tout. Il s'en moque. Moi, si j'avais le temps, je serais toujours pendue au poste. (*A l'ouvrier :*) Et pourtant, Frantz, tu en as du temps, à ne savoir qu'en faire.

LE S.A. – Vraiment ? Vous avez la radio et vous ne l'écoutez pas ?

L'OUVRIER. – Parfois, de la musique.

LA CUISINIÈRE. – Avec trois fois rien, il s'est construit un poste de radio impeccable.

LE S.A. – Combien de lampes ?

L'OUVRIER, *le regardant fixement d'un air de défi*. – Quatre.

LE S.A. – Oui, chacun son goût. (*Au chauffeur :*) Pas vrai ?

LE CHAUFFEUR. – Plaît-il ? Oui, évidemment.

LA FEMME DE CHAMBRE, *revient avec la bière*. – Elle est glacée.

LE S.A., *posant amicalement sa main sur la sienne*. – Pauvre petite, tu es tout essoufflée. Tu n'aurais pas dû courir comme ça. J'aurais pu attendre.

*La Femme de chambre lui verse à boire.*

LA FEMME DE CHAMBRE. – Ça ne fait rien. (*Elle serre la main de l'ouvrier.*) Vous avez apporté la lampe ? Mais asseyez-vous donc un moment. Vous avez encore fait tout le chemin à pied. (*Au S.A. :*) Il vient de Moabit.

LE S.A. – Où est ma bière ? Il y a quelqu'un qui a bu ma bière ? (*Au chauffeur :*) C'est vous qui m'avez bu ma bière ?

LE CHAUFFEUR. – Non, sûrement pas ! Comment pouvez-vous croire ? Vous n'avez plus de bière ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Mais pourtant je te l'ai versée !

LE S.A. *à la cuisinière*. – C'est vous qui avez sifflé ma bière ! (*Il rit aux éclats.*) Allez, rassurez-vous. C'est un truc à la mode au siège de la section ! Boire sa bière sans se faire voir et sans se faire entendre. (*A l'ouvrier :*) Vous vouliez dire quelque chose ?

L'OUVRIER. – Le truc n'est pas nouveau.



LE S.A. – Alors vous allez le faire !

*Il lui verse un verre.*

L'OUVRIER. – Bon, voici la bière. (*Il lève haut le verre.*) Et maintenant, le truc.

*Il boit tranquillement et avec grand plaisir.*

LA CUISINIÈRE. – Mais tout le monde l'a vu !

L'OUVRIER, *s'essuyant la bouche.* – Oui ? alors il faut croire que c'est raté.

*Le Chauffeur rit très fort.*

LE S.A. – Vous trouvez ça drôle ?

L'OUVRIER. – Pourtant vous n'avez pas pu faire autrement. Comment avez-vous fait ?

LE S.A. – Comment vous le montrer, maintenant que vous avez tout bu ?

L'OUVRIER. – Oui, c'est juste, sans bière vous ne pouvez pas faire le truc. Mais vous n'allez pas en rester à celui-là ? Vous autres, vous devez en connaître plus d'un.

LE S.A. – Qui ça, « vous autres » ?

L'OUVRIER. – Je veux dire, vous autres jeunes gens.

LE S.A. – Oui...

LA FEMME DE CHAMBRE. – Mais, Théo, Monsieur Lincke a voulu plaisanter.

L'OUVRIER, *préférant faire machine arrière.* – Surtout ne prenez pas ça en mauvaise part !

LA CUISINIÈRE. – Je vais vous chercher une autre bière.

LE S.A. – Pas la peine. J'en ai eu assez pour me rincer le gosier.

LA CUISINIÈRE. – Mais oui, Monsieur Théo comprend la plaisanterie.

LE S.A., *à l'ouvrier.* – Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? Nous ne dévorons personne. (*L'ouvrier s'assied.*) Vivre et laisser vivre. Et de temps en temps, une plaisanterie. Pourquoi pas ? Nous ne sommes stricts qu'en matière d'opinion.

LA CUISINIÈRE. – Il le faut bien.

L'OUVRIER. – Où en est-elle en ce moment, l'opinion ?

LE S.A. – L'opinion est bonne. Vous n'êtes pas de cet avis ?

L'OUVRIER. – Si. Je veux seulement dire que personne ne raconte ce qu'il pense.

LE S.A. – Personne ? Comment ça ? On me le raconte, à moi.

L'OUVRIER. – Vraiment ?

LE S.A. – Evidemment, ils ne viendront pas vous trouver pour vous dire ce qu'ils pensent. Il faut y aller soi-même.

L'OUVRIER. – Où cela ?

LE S.A. – Par exemple dans les bureaux où les chômeurs font viser leur carte. Nous y sommes tous les matins dans les bureaux des visas.

L'OUVRIER. – C'est vrai, il y en a bien un dans le tas qui se met à rouspéter.

LE S.A. – Justement.

L'OUVRIER. – Oui, mais en supposant que vous en pêchiez un, vous êtes aussitôt repéré, et ils ne disent plus rien.

LE S.A. – Repéré ? Il faut que je vous montre comment je ne me fois pas repérer. Puisque les trucs vous intéressent, je peux facilement vous en montrer un : nous en avons en quantité. Et je le dis toujours : si seulement ils se rendaient compte que nous avons tous les atouts en main, et que ce n'est pas avec les belles méthodes habituelles qu'ils ont des chances de s'en sortir, ils laisseraient peut-être tomber.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Oui, Théo, comment faites-vous ?

LE S.A. – Alors, supposons que nous sommes au bureau des visas de la Müntzstraße. (*Regardant l'ouvrier :*) Vous êtes devant moi dans la file. Mais auparavant j'ai encore quelques petits préparatifs à faire.

*Il sort.*

L'OUVRIER, *avec un clin d'œil au chauffeur.* – Cette fois, nous allons bien voir comment ils opèrent.

LA CUISINIÈRE, – Les marxistes, on finira par les dénicher tous. On ne peut pas tolérer qu'ils mettent le désordre partout.

L'OUVRIER. – Ouais...

*Le S.A. rentre.*

LE S.A. – Naturellement, je suis en civil. (*A l'Ouvrier :*) Alors, commencez à rouspéter.

L'OUVRIER. – A propos de quoi ?

LE S.A. – Ne faites pas tant de manières. Tout le monde a quelque chose à dire.

L'OUVRIER. – Moi ? Non.

LE S.A. – Vous êtes complètement abruti. Vous n'allez pas prétendre que tout est déjà parfait ?

L'OUVRIER. – Pourquoi pas ?

LE S.A. – Ça ne peut pas aller. Si vous n'entrez pas dans le jeu, ça ne peut pas aller.

L'OUVRIER. – Alors bon. Je vais me salir la gueule. « Ils nous font faire le poireau ici, comme si notre temps ne comptait pas. Deux heures que j'ai, pour venir de Rummelsburg. »

LE S.A. – Ça ne vaut rien. Le chemin de Rummelsburg à la Müntzstrasse n'est pas plus long sous le Troisième Reich que du temps des pachas de la République de Weimar. Jouez carrément le jeu !

LA CUISINIÈRE. – Comme si tu jouais un rôle au théâtre, Frantz. Nous savons bien que ce que tu fais là, ce n'est pas du tout dans tes idées.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Vous jouez pour ainsi dire le rôle d'un rouspéteur ! Théo ne le prendra pas de travers, vous pouvez compter sur lui. Il veut seulement nous montrer quelque chose.

L'OUVRIER, – Bon. Alors je dis : « La bande des S.A ... tous tant qu'ils sont, je me les fourre au cul. Je suis pour les marxistes et pour les juifs ».

LA CUISINIÈRE. – Frantz !

LA FEMME DE CHAMBRE. – Mais ce n'est pas ça, monsieur Lincke !

LE S.A., *riant*. – A ce moment-là, je vous fais simplement arrêter par le schupo le plus proche ! Vous n'avez donc pas deux sous d'imagination ! Il faut dire quelque chose que vous puissiez éventuellement tourner dans l'autre sens, quelque chose qu'on pourrait entendre dans la vie de tous les jours.

L'OUVRIER. – Oui, alors, soyez gentil, et provoquez-moi.

LE S.A. – La provocation, ça ne marche plus depuis longtemps. Mais enfin ! Je pourrais dire : « Notre Führer est le plus grand homme qu'il y ait jamais eu sur terre, plus grand que Napoléon et Jésus-Christ ensemble. » Vous me dites alors tout au plus : « Bien sûr. » Là-dessus j'entame l'autre version, et je dis : « C'est la gueule qu'ils ont grande. Tout est propagande. Dans le genre, ils sont passés maîtres. Vous connaissez l'histoire de Goebbels et des deux poux ? Non ? Voilà : deux poux parient à celui qui ira le plus vite d'un coin de sa bouche à l'autre. Lequel arrivera le premier ? Celui qui fera le tour par derrière la tête. C'est le plus court. »

LE CHAUFFEUR. – Ah, oui !...

*Tous rient.*

LE S.A., *à l'ouvrier*. – Bien. Maintenant c'est à vous de risquer votre couplet.

L'OUVRIER. – Ce n'est pas encore après cette histoire que je peux parler à cœur ouvert. Vous pouvez toujours être un mouchard.

LA FEMME DE CHAMBRE. – C'est vrai, Théo.

LE S.A. – Vous n'êtes qu'une bande d'emmerdeurs ! Ce que j'ai déjà pu me mettre en colère ! Pas un qui se décide à placer son couplet.

L'OUVRIER. – Ce que vous dites là, vous le pensez réellement, ou bien est-ce que le jeu continue ?

LE S.A. – Je le dis aussi au bureau des visas.

L'OUVRIER. – Si vous le dites au bureau des visas, je vous réponds au bureau des visas : « Quand on est faible, il faut être prudent. Je ne suis pas un lion ; je n'ai pas de revolver. »

LE S.A. – Je vais te dire, collègue, puisque tu parles si bien de prudence. Tu es prudent, tu es prudent, et tout d'un coup tu te retrouves au service volontaire du travail.

L'OUVRIER. – Et si tu es imprudent ?

LE S.A. – Tu t'y retrouves aussi, je le reconnais. Mais comme volontaire justement. C'est beau d'être volontaire de cette façon, non ?

L'OUVRIER. – Maintenant, il se pourrait bien que vous ayez à faire à quelqu'un qui ait du cran, que vous soyez tous les deux, devant le bureau des visas, depuis des heures, et que vous le regardiez de telle manière, avec ces yeux que vous avez si bleus, qu'il se mette aussi à dire son mot sur le service volontaire du travail : qu'est-ce qu'il pourrait dire ? Peut-être ceci : « Hier, il en est parti encore quinze. Je me demandais souvent ce qu'ils vont faire là-bas, puisque c'est volontaire, et qu'en outre ils n'ont pas plus à manger quand ils travaillent que quand ils ne font rien, alors que quand ils travaillent ils ont besoin de manger davantage, Et puis, on m'a raconté l'histoire du docteur Ley et du chat, et j'ai tout compris. » Vous connaissez cette histoire ?

LE S.A. – Non, nous ne connaissons pas.

L'OUVRIER. – Le docteur Ley, au cours d'un petit voyage professionnel qu'il fait pour « Kraft durch Freude », rencontre un pacha de la République de Weimar. Je serais bien incapable de donner un nom ; ça pourrait même se passer dans un camp de concentration, mais le docteur Ley n'y va jamais, parce qu'il est très sage... Le pacha lui demande alors comment il s'arrange pour que les ouvriers bouffent maintenant ce qu'ils n'auraient jamais voulu bouffer autrefois. Le docteur Ley montre un chat qui se chauffait au soleil, et dit : « Supposons que vous vouliez lui faire avaler une bonne ration de moutarde, que cela lui plaise ou non ; comment faites-vous ? » Le pacha prend la moutarde et l'enfourne dans la gueule du chat. Evidemment, la bête aussi vite lui crache la moutarde à la figure. Pas moyen de la faire avaler, mais des coups de griffe en veux-tu en voilà ! « Mais non, mon vieux, dit le docteur Ley, avec son air supérieur, c'est raté ! Regardez-moi. » Il saisit la pauvre bête, prend la moutarde d'un geste rapide, et la lui colle, ni vu ni connu, dans le trou du cul. (*Aux dames :*) Excusez-moi, mais c'est dans l'histoire. Le chat, tout ahuri, car ça lui fait terriblement mal, s'efforce aussitôt de lécher la moutarde. « Regardez, cher monsieur, dit le docteur Ley triomphant, il la mange ! Et volontairement ! » (*ils rient.*) Oui, elle est très drôle.

LE S.A. – Maintenant, ça va à peu près. Le service volontaire du travail, c'est un sujet à la mode. Mais le pire, c'est que plus personne ne se révolte. Ils peuvent nous donner à bouffer de la merde, nous disons encore merci.

L'OUVRIER. – Non, ça n'est pas vrai non plus. Dernièrement, j'étais sur l'Alexanderplatz à me demander si j'irais me présenter de moi-même au service volontaire du travail, ou si j'attendrais qu'ils m'y flanquent avec une prochaine tournée. Sort de l'épicerie qui fait le coin une petite mince, manifestement une femme de prolétaire. Halte, je dis, depuis quand y a-t-il encore des prolétaires dans le Troisième Reich ? Est-ce que nous ne formons pas tous une même communauté nationale, y compris Thyssen et Krupp ? Ah non, elle dit, ils ont augmenté la margarine. Vous n'allez pas me dire que c'est la cause de la communauté nationale. Petite mère, je dis, faites attention à ce que vous dites devant moi, je suis national jusqu'à l'os. De l'os, elle dit, et pas de viande, et du son dans la farine. Elle a osé dire ça ! Je me mets à grogner. Eh bien, achetez du beurre ! D'ailleurs c'est meilleur pour la santé ! Pas d'économie sur la nourriture, ça ne fait qu'affaiblir les forces de la nation, et ça, nous ne pouvons pas nous le permettre, à cause des ennemis qui nous entourent, les plus hauts fonctionnaires eux-mêmes... prennent soin de nous mettre en garde. Nous sommes tous nazis, elle dit, nous le resterons Jusqu'au dernier souffle, ce

qui peut se produire bientôt vu la menace de guerre. Mais dernièrement, elle dit, je voulais donner mon plus beau sofa pour le Secours d'Hiver, parce qu'avec cette pénurie de matières premières, Goering doit sûrement être obligé de coucher à même le plancher. Au Secours d'Hiver, ils m'ont dit : Nous aimerions mieux un piano pour « Kraft durch Freude ». Je redescends mon sofa et je le porte à l'antiquaire du coin, depuis le temps que je voulais m'acheter une demi-livre de beurre. A la crèmerie, ils me disent : Pas de beurre, aujourd'hui, camarade. Voulez-vous un canon ? Donnez, qu'elle dit. Moi je dis : mais enfin pourquoi des canons, petite mère ? Pour te remplir l'estomac ? Non, elle dit, pour raser tout, du moment que je dois crever de faim, pour abattre toute la vermine, Hitler en tête... Comment, je dis, comment ? Je pousse des cris d'épouvante ... Hitler en tête, nous vaincrons les Français, elle dit. Nous sommes déjà arrivés à faire de l'essence avec de la laine ! Et la laine, je dis ? La laine, elle dit, nous la tirons de l'essence. C'est qu'il nous en faut de la laine ! Quand par hasard il en arrive un coupon au Secours d'Hiver, un beau coupon du bon vieux temps, les hommes de confiance mettent la main dessus, elle dit. Si Hitler le savait, mais Hitler ne sait rien, c'est un cancre, il n'a jamais mis les pieds à l'Ecole Supérieure... Je ne savais pas quoi dire devant un tel massacre. Ma petite, je dis, attendez-moi ici, il faut que j'aille au commissariat. Mais rendez-vous compte, quand je suis revenu avec l'agent, elle n'avait pas attendu ! (*Il cesse de jouer* :) Alors, qu'en dites-vous ?

LE S.A., *continuant de jouer*. – Moi, c'est vrai, qu'est-ce que j'en dis ? Je te lance peut-être un regard de reproche. Je te dis peut-être : « Courir au commissariat ? Alors il n'y a pas moyen de parler franchement avec toi ! »

L'OUVRIER. – Pas moyen. Rien à faire avec moi. Faites-moi une confiance, vous êtes fichu. Je connais mon devoir national, et si ma propre mère me glisse à l'oreille le moindre mot sur les prix de la margarine, ou sur autre chose, je vais immédiatement au siège de la section. Mon propre frère, qu'il rouspète à propos du service volontaire du travail : je le fous dedans. Quant à ma fiancée, si elle m'écrit qu'on l'a engrossée, au camp de travail, avec accompagnement de « Heil Hitler », je lui flanque la police aux trousses : pas d'avortement ! Si nous n'agissons pas comme ça, si tous, nous ne protégeons pas notre propre chair et notre propre sang, le Troisième Reich que nous aimons par-dessus tout s'écroule... C'est mieux joué ? Vous êtes content de moi ?

LE S.A. – Je pense que ça suffit. (*Il continue à jouer* :) Et maintenant, va tranquillement faire viser ta carte, je t'ai compris, nous t'avons tous compris, pas vrai les copains ? Mais tu peux compter sur moi, collègue, je suis muet comme une tombe. (*Il lui frappe l'épaule de la main, arrêtant de jouer.*) Et maintenant, vous entrez dans le bureau et vous êtes immédiatement bouclé.

L'OUVRIER. – Sans que vous quittiez la file pour me suivre ?

LE S.A. – Sans quitter la file.

L'OUVRIER. – Et sans que vous fassiez signe à quelqu'un pour lui faire comprendre qu'il y a un type suspect ?

LE S.A. – Sans un signe.

L'OUVRIER. – Et comment faites-vous ?

LE S.A. – Décidément, vous voulez le connaître, le truc ! Venez ici, et faites voir votre dos. (*Il le tourne par les épaules de manière que tout le monde puisse voir son dos. A la femme de chambre* :) Tu vois ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Il y a une croix, une croix blanche !

LA CUISINIÈRE. – Entre les épaules.

LE CHAUFFEUR. – En effet.

LE S.A. – Et comment y est-elle venue ? (*Il montre la paume de sa main.*) Voilà la petite croix blanche reproduite ici en grandeur naturelle ! (*L'ouvrier enlève son veston et examine la croix.*) Pas mal, hein ? J'ai toujours la craie sur moi. Oui, chacun doit avoir ses petites inventions, il n'y a pas de recette. (*Satisfait :*) Et maintenant, direction Reinickendorf ; (*Il se reprend :*) C'est que j'ai une tante qui habite là-bas. Eh bien, vous n'avez pas l'air enthousiaste. (*A la Femme de Chambre :*) Qu'est-ce que tu as à regarder comme ça, Anna ? Tu n'as rien compris à tout le truc, évidemment ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Si. Qu'est-ce que tu crois, je ne suis pas si bête.

LE S.A., *comme si, pour lui, toute la plaisanterie était gâchée, lui tend la main* – Essuie !

*Elle lui essuie la main avec un torchon.*

LA CUISINIÈRE. – Il faut bien employer des moyens pareils, puisqu'ils veulent démolir tout ce que notre Führer a construit, ce que tous les peuples nous envient.

LE CHAUFFEUR. – Plaît-il ? Très juste. (*Tirant sa montre :*) Je vais aller laver ma voiture. Heil Hitler !

*Il sort.*

LE S.A. – Qu'est-ce que c'est que ce type ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Un homme très calme. Jamais de politique.

L'OUVRIER, *se levant.* – Minna, il faut que j'y aille aussi. Et sans rancune pour la bière. Vous m'avez convaincu, je dois le dire. Celui qui en voudrait au Troisième Reich n'aurait aucune chance de s'en tirer, ce qui est rassurant. En ce qui me concerne, jamais je n'ai le moindre rapport avec de pareils éléments de désordre. J'aurais plutôt plaisir à leur donner la réplique. Seulement je n'ai pas la répartie prompte, comme vous. (*Clairement et nettement :*) Alors merci, Minna, et « Heil Hitler » !

LES AUTRES. – Heil Hitler.

LE S.A. – Si je peux vous donner un bon conseil, ne soyez pas trop innocent. Ça étonne. Avec moi, vous pouvez lâcher quelques ballons d'essai ; je comprends la plaisanterie. Allez, Heil Hitler ! (*L'Ouvrier sort.*) Un peu pressés à décamper, les frères. A croire qu'ils avaient des fourmis d'une les jambes. Je n'aurais pas dû parler de Reinickendorf. Ils ont toujours l'oreille tendue, comme des chiens de garde.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Je voudrais te demander quelque chose, Théo.

LE S.A. – Vide ton chargeur.

LA CUISINIÈRE. – Je vais ramasser le linge. J'ai été jeune, moi aussi.

*Elle sort.*

LE S.A. – Qu'est-ce que c'est ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Je te le dirai si je suis sûre que tu ne recommenceras pas à te fâcher ; sinon je ne dirai rien.

LE S.A. – Allez, déballe !

LA FEMME DE CHAMBRE. – C'est seulement parce que... ça m'est très désagréable... j'ai besoin de vingt marks sur le compte.

LE S.A. – Vingt marks ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Tu vois, tu te fâches.

LE S.A. – Vingt marks en moins sur le livret de Caisse d'épargne, il n'y a pas de quoi se réjouir. Pourquoi as-tu besoin de ces vingt marks ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – J'aimerais mieux ne pas le dire.

LE S.A. – Tu ne veux pas le dire. Je trouve ça drôle.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Je sais que tu ne seras pas d'accord avec moi, Théo, j'aime mieux ne pas te le dire.

LE S.A. – Si tu n'as pas confiance en moi...

LA FEMME DE CHAMBRE. – Mais si, j'ai confiance.

LE S.A. – Alors, à ton avis, nous devons liquider notre livret à la Caisse d'épargne ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Comment peux-tu croire une chose pareille ! Si je retire vingt marks, il m'en restera encore quatre-vingt-dix-sept.

LE S.A. – Pas la peine de me faire des calculs aussi précis. Moi aussi je sais ce qu'il y a. Je ne comprends qu'une chose, c'est que tu veux rompre. Tu as peut-être quelqu'un d'autre en vue. Tu veux peut-être lui faire vérifier les comptes.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Je n'ai absolument personne en vue.

LE S.A. – Alors, dis pourquoi.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Tu ne voudras pas me les donner.

LE S.A. – Comment est-ce que je peux savoir si ce n'est pas pour quelque chose de mal ? J'ai conscience de mes responsabilités.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Il n'y a rien de mal. Mais si je n'en avais pas besoin, je ne les demanderais pas, tu le sais.

LE S.A. – Je ne sais rien du tout. Je ne suis qu'une chose, c'est que tout ça me semble plutôt louche. Pourquoi tout d'un coup aurais-tu besoin de ces vingt marks ? Ce n'est pas une petite somme ! Tu es enceinte ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Non.

LE S.A. – Tu en es sûre ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Oui.

LE S.A. – Si j'apprenais que tu avais l'intention de faire quelque chose d'illégal, si j'avais vent d'une histoire comme ça, je peux te le dire : fini nous deux. Tu as peut-être entendu dire que s'en prendre au fruit naissant est le plus grand crime que lu puisses commettre. Si le peuple allemand cesse de croître, ç'en est fini de sa mission historique.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Mais, Théo, je ne sais pas du tout de quoi tu parles. Ça n'est pas du tout une histoire comme ça. Je te le dirais, ça te concernerait. Mais si tu t'en vas croire des choses pareilles, alors je vais te le dire. C'est seulement parce que je veux aider Frida à s'acheter un manteau d'hiver.

LE S.A. – Comment se fait-il que ta sœur ne puisse pas s'acheter son manteau toute seule ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Ce n'est pas avec sa pension de mutilé qu'elle le peut : vingt-six marks quatre-vingts par mois.

LE S.A. – Et le Secours d'Hiver ? Mais oui, c'est ça, vous n'avez pas confiance dans l'état national-socialiste. Je m'en rends compte aux propos qu'on tient ici, dans cette cuisine. Quand j'ai fait mon expérience tout il l'heure, crois-tu que je n'ai pas remarqué que tu as réagi froidement ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – J'ai réagi froidement ?

LE S.A. – Oui, froidement. Tout comme les frères qui sont partis à la sauvette !

LA FEMME DE CHAMBRE. – Si tu veux savoir ce que je pense vraiment, c'est aussi une chose qui ne me plaît pas.

LE S.A. – Et qu'est-ce qui ne te plaît pas, si je peux me permettre une question ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Que tu fasses arrêter ces pauvres diables, avec les pièges, tes trucs et tout. Mon père aussi est chômeur.

LE S.A. – C'est ça que je voulais entendre. Je m'étais déjà fait ma petite idée, pendant que je parlai, à ce Lincke.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Tu veux dire que tu le tiens pour coupable de tout ce qu'il a fait ? Mais c'était pour te faire plaisir, et nous l'avons tous encouragé.

LE S.A. – Je ne dis absolument rien, c'est ma règle, je te l'ai déjà expliqué, Et si tu as quelque chose contre ce que je fais dans l'accomplissement de mon devoir, je te renverrai à « Mein Kampf », où tu pourras lire que le Führer ne se considérait pas comme trop haut pour éprouver lui-même l'opinion du peuple, et que pendant tout un temps, ça a été sa mission, pendant son séjour dans la Reichswehr, et c'était pour l'Allemagne, et ça a eu des conséquences immenses.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Puisque tu te conduis comme ça avec moi, Théo, est-ce que je peux avoir les vingt marks ? Je veux le savoir, et rien d'autre.

LE S.A. – Tout ce que je peux te dire, c'est que je ne suis pas précisément d'humeur à me laisser dépouiller de vingt marks.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Qu'est-ce que ça signifie : dépouiller ? C'est mon argent ou c'est le tien ?



LE S.A. – Tu prends un drôle de ton, tout d'un coup, pour parler d'un argent qui nous est commun. Nous n'avons peut-être rejeté les Juifs de la vie nationale que pour nous faire exploiter par nos propres camarades ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Mais comment peux-tu dire ça à propos de ces vingt marks ?

LE S.A. – J'ai pas mal de frais. Rien que les bottes m'ont coûté vingt-sept marks.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Mais vous ne les avez pas touchées gratuitement ?

LE S.A. – C'est ce que nous avons cru. C'est pour ça que je m'étais choisi le plus beau modèle. Et puis, ils ont tout annulé et nous avons été refaits.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Vingt-sept marks rien que pour les bottes ? Et les autres frais ?

LE S.A. – Les autres frais ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – Tu as dit que tu avais beaucoup de frais.

LE S.A. – Je n'arrive pas à me rappeler. Et pourtant je me souviens toujours bien de ce que je dis. Sois tranquille, je ne veux pas t'escroquer. Et pour les vingt marks, j'y réfléchirai.

LA FEMME DE CHAMBRE, *pleurant*. – Théo, ce n'est pas possible. Tu m'as dit que tout était en ordre avec l'argent, et ce n'est pas vrai. Je ne sais plus que penser. Nous devons bien avoir encore vingt marks sur tout cet argent à la Caisse d'épargne ?

LE S.A., *lui frappant sur l'épaule*. – Mais qui dit que nous n'avons plus rien à la Caisse d'épargne ! Bien sûr que non, ce n'est pas possible. Tu peux compter sur moi. Ce que tu me confies, c'est comme dans un coffre-fort. Alors, tu fais encore confiance à ton Théo ? (*Elle pleure sans répondre.*) C'est nerveux, tu es surmenée. Allez, maintenant je m'en vais à mon exercice de nuit. Vendredi, je passerai te prendre. Heil Hitler !

*Il sort. La Femme de chambre essuie de sécher ses larmes. Elle va et vient, désespérée, dans la cuisine. La cuisinière entre avec un panier de linge.*

LA CUISINIÈRE. – Qu'est-ce que vous avez ? Vous vous êtes disputés ? Théo est pourtant quelqu'un de bien. On devrait en avoir beaucoup comme lui. Ça ne peut rien être de sérieux ?

LA FEMME DE CHAMBRE, *pleurant encore*. – Minna, est-ce que vous pouvez aller trouver votre frère et lui expliquer qu'il fasse très attention à lui.

LA CUISINIÈRE. – Mais pourquoi ?

LA FEMME DE CHAMBRE. – C'est simplement une idée.

LA CUISINIÈRE. – A cause de ce soir ? Vous ne pouvez pas penser ça ? Théo ne fait pas de choses pareilles.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Je ne sais plus ce que je dois penser, Minna. Il est tellement changé. Ils l'ont complètement abîmé. Il n'est pas en bonne compagnie. Quatre ans que nous sommes ensemble et maintenant il est exactement comme si... Je voudrais vous demander de regarder sur mon épaule s'il n'y a pas une croix blanche.

## 4

### SOLDATS DU MARAIS

De toutes parts entourés de S.A.,  
Ils continuent leurs controverses  
Au sujet de Bebel et de Lénine.  
Jusqu'un moment où dans le bloc  
Disciplinaire nazi,  
Sur les œuvres de Marx et Kautzky  
Qu'agrippant leurs mains en charpie,  
On les force à tomber d'accord.

***Camp de concentration d'Esterwegen, 1934. Quelques détenus font du ciment.***

BRÜHL, *tout bas à Dievenbach*, – Tu ferais bien d'éviter Lohmann, il n'est pas sûr.

DIEVENBACH, *tout haut*. – Lohmann, Brühl me dit que je ferais bien de t'éviter, tu n'es pas sûr.

BRÜHL. – Salaud.

LOHMANN. – C'est toi qui dis ça, Judas ! Karl a eu droit au bloc disciplinaire, pour quelles raisons ?

BRÜHL. – A cause de moi par hasard ? Est-ce que j'ai eu des cigarettes, moi, dont personne ne sait d'où elles viennent ?

LOHMANN. – Quand est-ce que j'ai eu des cigarettes ?

LE SECTATEUR. – Attention !

*Le gardien S.S. passe en haut du chemin de ronde.*

S.S. – On a parlé, ici. Qui a parlé ? (*Personne ne répond.*) Si ça se reproduit, le bloc disciplinaire pour tout le monde, compris ? Chantez !

*Les détenus chantent la première strophe de « Soldats du marais » (1). Le S.S. s'en va.*

Wohin auch das Auge blicket  
Moor und Heide nur ringsum.  
Vogelsang uns nicht erquicket  
Eichen stehen kahl und stumm.  
Wir sind die Moorsoldaten  
Und ziehen mit dem Spaten  
Ins Moor.

(1) Ce chant, *Moorsoldaten*, figure dans les « Chants révolutionnaires allemands » édités par « Le Chant du Monde », avec les chœurs de Berlin-Est sous la direction de Gerard Haecker (disque 33 tours). Il est évidemment préférable de le chanter en allemand. Toutefois, voici l'équivalent français des trois strophes que l'on trouve dans la pièce : A l'entour, à perte de vue, / S'étendent landes et marais. / Aucun chant d'oiseau dans la nue, / Le chêne dénudé se tait. / Soldats des marécages, / Il nous faut sans relâche, / Piocher. Ils vont et viennent des sentinelles, / Personne ne passera. / Trois murailles et mille tourelles, /

Qui cherche à fuir en mourra. / Soldats des marécages, / Il nous faut sans relâche, / Piocher. / Mais dans nos cœurs pas de tristesse, / L'hiver finira un jour. / Un beau jour dans l'allégresse, / Nous dirons : Amis, bonjour ! / Adieu, vieux marécages, / Où il faut sans relâche / Piocher.

LE SECTATEUR, – Pourquoi êtes-vous toujours en train de vous quereller ?

DIEVENBACH. – Ne te casse pas la tête, l'objecteur, tu n'y comprendras rien. (*Désignant Brühl :*) Lui, son parti s'est prononcé hier au Reichstag pour la politique étrangère de Hitler. Et lui (*désignant Lohmann*), il pense que la politique étrangère de Hitler signifie la guerre.

BRÜHL. – Mais pas si nous sommes dans le coup.

LOHMANN. – Avec vous dans le coup, ça a déjà donné une guerre.

BRÜHL. – L'Allemagne est trop faible, militairement.

LOHMANN. – Oui, ce que vous apportez à Hitler en entrant dans le ménage vaut bien une flotte de guerre.

LE SECTATEUR, *à Dievenbach.* – Qu'est-ce que tu étais ? Social-démocrate ou communiste ?

DIEVENBACH. – Je me suis toujours tenu en dehors.

LOHMANN. – Mais maintenant tu es bel et bien dedans, c'est-à-dire dans un camp de concentration.

LE SECTATEUR. – Attention !

*Le S.S. réapparaît. Il les observe. Lentement Brühl commence à chanter la deuxième strophe de « Soldats du marais ». Le S.S. s'en va.*

Auf und nieder gebn die Posten  
Keiner, keiner kann hindurch.  
Flucht wird nur das Leben kosten  
Vierfach ist umzäunrt die Burg.  
Wir sind die Moorsoldaten  
Und ziehen mit dem Spaten  
Ins Moor.

LOHMANN, *jetant sa pelle.* – Quand je pense que je suis ici parce que vous avez refusé de faire front unique, je te défoncerai le crâne.

BRÜHL. – Aha ! « Si tu ne veux pas être mon frère, je te foutrai le crâne en l'air » hein ? Front unique ! Rossignol, je connais ta chanson : ça vous aurait arrangés, de plumer la volaille !

LOHMANN. – Oui, vous aimez mieux la faire plumer par Hitler ! Social-traîtres !

BRÜHL, *furieux, il prend sa pelle et la lève sur Lohmann qui en même temps a pris la sienne.* – Je vais te faire voir.

LE SECTATEUR. – Attention !

*Il commence en toute hâte à chanter la dernière strophe de « Soldats du marais ». Le S.S. réapparaît, et les autres se mettent à chanter, tout en faisant le ciment.*

Doch für uns gibt es kein Klagen  
Ewig kann's nicht Winter sein.  
Einmal werden froh wir sagen :  
Heimat, du bist wieder mein !  
Dann ziehn wir Moorsoldaten  
Nicht mehr mit dem Spaten  
Ins Moor !

LE S.S. – Qui a crié ici : social-traîtres ? (*Personne ne répond.*) Vous ne faites aucun progrès. (*A Lohmann :*) Qui ? (*Lohmann regarde fixement Brühl et se tait. A Dievenbach :*) Qui ? (*Dievenbach se tait. Au sectateur :*) Qui ? (*Le sectateur se tait. A Brühl :*) Qui ? (*Brühl se tait.*) Maintenant je vous donne encore cinq secondes, après ça, tous au bloc, et ce n'est pas demain que vous en sortirez. (*Il attend cinq secondes. Tous se taisent, en regardant droit devant eux.*) Au bloc disciplinaire.

## 5 AU SERVICE DU PEUPLE

Voici les gardiens de camps, les bourreaux,  
Toujours prêts à servir le peuple.  
Ils oppriment, ils torturent,  
Ils fouettent, ils empalent,  
Tout ça pour un salaire de misère.

***Camp de concentration d'Oranienburg, 1934. Une petite cour entre des baraques. Avant que la scène s'éclaire, on entend des claquements de fouet. Puis on voit un S.S. fouetter un détenu. Au fond, un chef de groupe S.S. fume, tournant le dos à la scène. Il sort.***

LE S.S., *fatigué, s'asseyant sur un tonneau.* – Continue ton travail.

*Le détenu se lève et commence lentement à nettoyer les W.C.*

LE S.S. – Pourquoi ne peux-tu pas répondre non, salaud, quand on te demande si tu es communiste ? Tu te fais rosser, et moi, comme je suis mort de fatigue, je gâche ma sortie en ville. Pourquoi est-ce qu'ils ne désignent pas Klapproth pour ce travail-là ? Lui, ça l'amuse. Si cet enfant de putain revient par ici, (*il écoute*), tu prends le fouet et tu frappes-par terre. Compris ?

LE DÉTENU. – Oui, chef.

LE S.S. – Et je fais ça seulement parce que je me suis crevé à force de vous cogner dessus, bande de salauds. Compris ?

LE DÉTENU. – Oui, chef.

LE S.S. – Attention !

*On entend des pas et le S.S. indique le fouet. Le détenu le prend et frappe par terre. Comme le bruit n'est pas assez fort, le S.S. montre paresseusement un panier que le détenu commence à fouetter. Dehors, les pas s'arrêtent, Le S.S. bondit nerveusement, et se met à battre le détenu avec le fouet qu'il lui a arraché.*

Le DETENU, à mi-voix. – Pas sur le ventre.

*LE S.S. le fouette sur les fesses. Le chef de groupe S.S. entre et regarde.*

LE CHEF DE GROUPE S.S. – Frappe sur le ventre.

*Le S.S. frappe le détenu sur le ventre.*

## 6

### A LA RECHERCHE DU DROIT

Voici Messieurs les Juges. La clique leur a dit :

« Est Juste ce qui est utile au peuple allemand. »

Eux disent : « Comment faire pour le savoir ? »

Aussi leur faudra-t-il rendre la justice

Jusqu'à ce que tout le peuple allemand soit en prison.

***Augsbourg, 1934. La chambre des délibérations dans un Palais de Justice. Par la fenêtre, on aperçoit un matin laiteux de janvier. Une lampe à gaz sphérique brûle encore. Le Juge vient de mettre sa robe. On frappe.***

LE JUGE. – Entrez !

*Entre l'inspecteur de la police criminelle.*

L'INSPECTEUR, – Bonjour, Monsieur le Président.

LE JUGE. – Bonjour, Monsieur Tallinger. Je vous ai prié de venir au sujet de l'affaire Häberle, Schünt, Gaunitzer. L'histoire ne me semble à vrai dire pas très claire.

L'INSPECTEUR. – ?

LE JUGE. – Je conclus de ce dossier que le magasin dans lequel a eu lieu l'agression, la joaillerie Weihl, est un magasin juif.

L'INSPECTEUR, – ?

LE JUGE. – Et Häberle, Schünt, Gaunitzer sont toujours membres de la section d'assaut numéro sept ?

*L'inspecteur acquiesce.*

LE JUGE. – Et la section n'a vu en tout cela aucun motif d'exclure ces trois hommes pur mesure disciplinaire ?

*L'Inspecteur secoue la tête.*

LE JUGE. – On peut tout de même admettre que la section, après tout le bruit que l'agression a fait dans le quartier, a mené son enquête ?

L'Inspecteur hausse les épaules.

LE JUGE. – Je vous serais obligé, Tallinger, de me donner, avant les débats, un bref aperçu général.

L'INSPECTEUR, *mécaniquement*. – Le 2 décembre de l'an dernier, à huit heures et quart du matin, Häberle, Schünt et Gaunitzer, membres des S.A., pénétrèrent dans la joaillerie Weihl, rue Schlettow, et, après échange de quelques paroles, blessèrent Weihl, âgé de cinquante-quatre ans, à la nuque. Il en résulta, en outre, des dommages matériels qui se montent à mille deux cent trente-quatre marks. Des recherches, ordonnées le 7 décembre de l'an dernier, permirent à la police criminelle ...

LE JUGE. – Mon cher Tallinger, mais tout cela est dans le dossier. (*Il montre avec irritation l'acte d'accusation qui tient sur une seule page.*) Cet acte d'accusation est le plus maigre et le plus mal fichu que je n'aie jamais vu. Et pourtant je n'ai pas été gâté ces derniers mois ! Mais quand même, tout cela y est. J'espérais que vous seriez en mesure de me révéler quelque chose sur les arrières-plans de l'affaire.

L'INSPECTEUR. – Sans doute, Monsieur le Président.

LE JUGE. – Alors ?

L'INSPECTEUR. – A proprement parler, l'affaire n'a aucun arrière-plan, Monsieur le Président.

LE JUGE. – Tallinger, vous n'irez pas prétendre que l'histoire est claire ?

L'INSPECTEUR, *ricanant*. – Non, pour ça, non.

LE JUGE. – Des bijoux ont dû disparaître au cours de l'agression. Les a-t-on retrouvés ?

L'INSPECTEUR. – Non, pas que je sache.

LE JUGE. – ?

L'INSPECTEUR. – Monsieur le Président, j'ai une famille.

LE JUGE. – Moi aussi, Tallinger.

L'INSPECTEUR. – Sans doute. (*Un temps.*) Il se trouve que Weihl est Juif, figurez-vous.

LE JUGE. – Le nom l'indique.

L'INSPECTEUR. – Sans doute. Dans le quartier on a même murmuré pendant quelque temps qu'il devait s'agir d'une affaire de mœurs, de rapports criminels avec la race.

LE JUGE entrevoit une lueur. – Ah ! Qui était impliqué là-dedans ?

L'INSPECTEUR. – La fille de Weihl. Elle a dix-neuf ans et passe pour jolie.

LE JUGE. – L'affaire a-t-elle eu des juridiques ?

L'INSPECTEUR, sur la réserve. – Non, on a très vite cessé d'en parler.

LE JUGE. – Qui avait propagé ce bruit ?

L'INSPECTEUR. – Le propriétaire de l'immeuble. Un certain Monsieur von Miehl.

LE JUGE. – Il voulait sans doute voir le Juif expulsé de son immeuble.

L'INSPECTEUR. – C'est ce que nous pensions. Mais par la suite, il semble qu'il soit revenu sur ses dires.

LE JUGE. – Quoi qu'il en soit, on pourrait finalement s'expliquer comment, dans le quartier, une certaine animosité existait contre Wehl. Si bien que les jeunes gens, dans une sorte d'indignation nationale...

L'INSPECTEUR, *décidé*. – Je ne crois pas, Monsieur le Président.

LE JUGE. – Qu'est-ce que vous ne croyez pas ?

L'INSPECTEUR. – Que Häberle, Schünt et Gaunitzer feront du bruit autour de cette histoire raciale.

LE JUGE. – Et pourquoi ?

L'INSPECTEUR. – Le nom de l'aryen en question, je vous l'ai dit, n'a jamais figuré dans aucun dossier. L'homme peut être Dieu sait qui. Partout où il y a rassemblement d'aryens, il peut s'y trouver, n'est-ce pas ? Bien. Et où trouve-t-on de tels rassemblements d'aryens ? Bref, la section ne souhaite pas que cette histoire vienne sur le tapis.

LE JUGE, *impatiente*. – Alors, pourquoi m'en parlez-vous ?

L'INSPECTEUR. – Parce que vous m'avez dit que vous aviez une famille. Pour que vous n'ameniez pas cette histoire sur le tapis. Au cas également où un témoin du voisinage viendrait à en parler, c'est toujours possible !

LE JUGE. – Je comprends. Mais à part cela, je n'y comprends pas grand-chose.

L'INSPECTEUR. – Entre nous, mieux vaut ne pas trop comprendre.

LE JUGE. – C'est vite dit ! Moi, il faut que je rende un arrêt.

L'INSPECTEUR, *vaguement*. – Oui, oui.

LE JUGE. – Il ne reste plus que l'hypothèse d'une provocation directe venant de ce Wehl. Sinon, l'incident est incompréhensible.

L'INSPECTEUR. – Tout à fait mon avis, Monsieur le Président.

LE JUGE. – Alors, comment les S.A. ont-ils été provoqués ?

L'INSPECTEUR. – D'après eux, ils l'ont été aussi bien par Wehl lui-même, que par un chômeur que Wehl employait à balayer la neige. Ils allaient soi-disant boire une bière et, alors qu'ils passaient devant le magasin, le chômeur Wagner, et Wehl lui-même, depuis le pas de la porte, les auraient grossièrement insultés.

LE JUGE. – Naturellement, ils n'ont pas de témoins.

L'INSPECTEUR. – Si. Von Miehl, le propriétaire, a déposé : il a vu de sa fenêtre Wagner provoquer les S.A. Et un certain Stau, associé de ce Wehl, est allé l'après-midi du même jour au siège de la section et, en

présence de Häberle, Schünt et Gaunitzer, a reconnu que Weihl, même devant lui, son associé, ne cessait de parler des S.A. en termes méprisants.

LE JUGE. – Ah ! Ah ! Weihl a un associé Aryen ?

L'INSPECTEUR. – Bien sûr, Aryen ! Pensez-vous qu'il aurait pris un Juif comme homme de paille ?

LE JUGE. – Mais son associé ne va tout de même pas déposer contre lui ?

L'INSPECTEUR, *finement*. – Peut-être que si.

LE JUGE, *irrité*. – Mais s'il est prouvé que c'est Weihl qui a provoqué l'agression de Häberle, Schünt et Gaunitzer, la maison Weihl et Stau ne peut plus introduire de demande en dommages et intérêts ?

L'INSPECTEUR. – D'où tenez-vous que Stau se propose d'introduire une telle demande ?

LE JUGE. – Je ne comprends plus. Il est pourtant associé ?

L'INSPECTEUR. – Justement.

LE JUGE. – ?

L'INSPECTEUR. – Nous avons établi – sous le manteau, naturellement ce n'est pas officiel – que Stau a ses grandes et petites entrées au siège de la section. Lui-même a été membre des S.A. ou l'est encore. C'est probablement pour cela que Weihl l'a pris comme associé. Stau a déjà été impliqué une fois dans une affaire du même genre. Il s'agissait aussi d'une petite visite à domicile par les S.A. Il y avait eu erreur, à l'époque, sur le magistrat chargé d'instruire l'affaire, et il avait fallu se donner beaucoup de mal pour enterrer le dossier. Naturellement, je n'affirme pas que dans cette histoire Stau en personne ... En tout cas, ce n'est pas le type à se trouver là tout à fait par hasard. Veuillez considérer que tout cela est dit d'homme à homme, étant donné l'allusion à votre famille.

LE JUGE, *acquiesce de la tête*. – Seulement, je ne vois pas quel intérêt peut avoir Stau à ce que son commerce subisse une perte de plus de onze mille marks.

L'INSPECTEUR. – Les bijoux ont bel et bien disparu. Je veux dire que ce n'est certainement pas Häberle, Schünt et Gaunitzer qui les ont. Ils ne les ont pas non plus vendus.

LE JUGE. – Oui...

L'INSPECTEUR. – Si l'on peut prouver que Weihl a eu cette attitude provocante, il va de soi qu'on ne peut alors exiger de Stau qu'il se considère, en tant qu'associé, comme solidaire de Weihl. Et Weihl étant responsable de la perte, il lui faudra bien en dédommager Stau. C'est clair ?

LE JUGE. – Oui, c'est évidemment très clair. (*Pensif, il considère un instant l'inspecteur qui a repris la contenance absolument inexpressive de l'homme en service.*) Oui, tout se ramènera à ceci : la provocation de Weihl à l'égard des S.A. L'homme, apparemment, s'est fait partout mal voir. N'avez-vous pas dit qu'il a donné lieu à une plainte de son propriétaire pour conduite scandaleuse dans sa famille ? Oui, oui, je sais : l'affaire ne doit pas être amenée sur le tapis. Mais on peut en tout cas admettre que là aussi tout le monde sera content si une expulsion survient à bref délai. Je vous remercie, Tallinger, vous m'avez rendu un réel service.

*Le Juge offre un cigare à l'inspecteur. Celui-ci, en sortant, croise le Procureur qui entre.*



LE PROCUREUR. – Puis-je vous parler un moment ?

LE JUGE, *qui épluche une pomme*. – Vous le pouvez.

LE PROCUREUR. – Il s'agit de l'affaire Häberle, Schünt, Gaunitzer.

LE JUGE, *occupé*. – Oui ?

LE PROCUREUR. – Cette affaire est en somme assez claire...

LE JUGE. – Oui, à vrai dire je ne comprends pas du tout pourquoi le Parquet a entamé une procédure.

LE PROCUREUR. – Comment ? L'affaire a soulevé dans le quartier une fâcheuse émotion. Les dirigeants, eux-mêmes, ont considéré qu'une enquête était justifiée.

LE JUGE. – Je ne vois là qu'un cas fort clair de provocation juive, rien d'autre.

LE PROCUREUR. – Folie, mon cher Goll. Ne croyez surtout pas que nos actes d'accusation, parce qu'ils ont maintenant l'air un peu laconique, ne méritent plus grande attention. Je m'étais bien douté que vous, en toute simplicité, vous iriez droit à la solution la plus simple. Mais n'allez pas faire un pas de clerc. Vous vous retrouveriez au fin fond de la Poméranie plus vite que vous ne pensez. Et aujourd'hui, il n'y fait pas très bon.

LE JUGE, *perplexe, cesse de manger sa pomme*. – Je n'y comprends rien du tout. Vous n'allez tout de même pas me dire que votre intention est de disculper le Juif Wehl ?

LE PROCUREUR, *avec grandeur*. – Et quand encore se serait mon intention ! Cet homme n'a eu aucunement l'idée de provoquer. Parce qu'il est juif, pensez-vous qu'il ne puisse obtenir justice devant un tribunal du Troisième Reich ? Considérations au plus haut point singulières que vous développez là, Goll.

LE JUGE, *irrité*. – Je n'ai développé aucune considération. Je n'ai fait que m'en tenir à l'hypothèse d'après laquelle Häberle, Schünt et Gaunitzer ont été provoqués.

LE PROCUREUR. – Mais ce n'est pas Wehl, c'est ce chômeur, là, comment s'appelle-t-il ? qui balayait la neige. Oui, Wagner.

LE JUGE. – Il n'y a pas un mot de cela dans votre acte d'accusation, mon cher Spitz.

LE PROCUREUR. – Evidemment. Le Parquet n'a su que par ouï-dire que des S.A. avaient attaqué Wehl. Il est alors intervenu comme c'est son devoir. Mais quand le témoin Von Miehl par exemple viendra déclarer au cours des débats que Wehl ne s'est pas du tout trouvé dans la rue à ce moment-là, que par contre ce chômeur, comment s'appelle-t-il ? oui, Wagner a insulté à pleine voix les S.A., ce sera tout de même une chose à ne pas méconnaître.

LE JUGE, *tombant des nues*. – Von Miehl déclarer cela ? Mais c'est bien lui le propriétaire ? Qui veut expulser Wehl ? Sa déposition va à l'encontre de ses intérêts.

LE PROCUREUR. – Qu'est-ce que vous avez maintenant contre Von Miehl ? Pourquoi, sous la foi du serment, ne dirait-il pas la vérité ? Vous ignorez peut-être que Von Miehl, outre qu'il est membre des S.S., a d'excellentes relations au Ministère de la Justice ? Je vous conseillerais de le tenir pour un homme honorable, mon cher Goll.

LE JUGE. – C'est ce que je fais. En définitive, on ne peut pas aujourd'hui considérer comme n'étant pas honorable quelqu'un qui refuse d'abriter sous son toit un commerce juif.

LE PROCUREUR, *désinvolté*. – Tant que l'homme paie son loyer...

LE JUGE, *finement*. – On dit pourtant qu'il l'aurait déjà dénoncé, une fois, pour autre chose...

LE PROCUREUR. – Bon. Vous le savez. Mais qui vous dit qu'il ait voulu pour autant le faire expulser ? D'autant que la plainte a été retirée. Cela laisserait plutôt entendre qu'ils sont en très bons termes, non ? Mon cher Goll, ne soyez pas naïf !

LE JUGE, *à présent vraiment en colère*. – Mon cher Spitz, ce n'est pas si simple. Je pensais que son associé allait le couvrir, il va le charger. Et le propriétaire, qui l'avait dénoncé, va le couvrir. Allez vous y reconnaître !

LE PROCUREUR. – Et pour quoi d'autre percevons-nous nos appointements ?

LE JUGE. – Horriblement compliquée cette affaire... Un cigare ?

*Le Procureur prend un Havane. Ils fument en silence. Puis le Juge, sombre, examine :*

LE JUGE. – Mais s'il est juridiquement établi que Weihl n'a pas provoqué, il est net qu'il peut introduire contre les S.A. une demande en dommages et intérêts.

LE PROCUREUR. – Primo, il ne peut pas l'introduire contre les S.A. mais tout au plus contre Häberle, Schünt, Gaunitzer, qui ne possèdent rien. A supposer qu'il ne s'en tienne pas expressément à ce chômeur ... là, comment s'appelle-t-il ? oui, Wagner ! (*Avec force* :) Secundo, il réfléchira peut-être avant de déposer une plainte contre des S.A.

LE JUGE. – Où est-il donc en ce moment ?

LE PROCUREUR. – A la clinique.

LE JUGE. – Et Wagner ?

LE PROCUREUR. – Au camp de concentration.

LE JUGE, *un peu tranquilisé*. – Oui, vu les circonstances, en effet, Weihl ne désirera pas tellement déposer une plainte contre les S.A. Et Wagner ne fera pas trop de bruit autour de son innocence. Mais si le Juif s'en tire, la section ne sera guère satisfaite.

LE PROCUREUR. – Le tribunal confirme que les S.A. ont été provoqués. Que ce soit par le Juif ou par le marxiste, ça leur est égal !

LE JUGE, *toujours perplexe*. – Pas tout à fait. Au cours de l'explication entre le chômeur Wagner et les S.A., la joaillerie a tout de même subi des dommages. Il y a là quelque chose dont la section demeure responsable.

LE PROCUREUR. – Oui ! on ne peut pas tout avoir. Vous ne pouvez pas faire droit à tout le monde. A qui le faire ? C'est à votre sentiment national de vous le dire, mon cher Goll. Je peux simplement vous assurer que dans certaines sphères nationales – et par là j'entends la haute hiérarchie des S.S. – on attend de la magistrature allemande, disons, un peu plus de tenue.

LE JUGE, *soupirant profondément*. – Rechercher où est le droit, aujourd'hui, n'est plus si simple, mon cher Spitz. Vous en conviendrez.

LE PROCUREUR. – Volontiers. Mais vous pouvez vous en tenir à une parole admirable de notre ministre de la Justice : « Est juste ce qui est utile au peuple allemand ».

LE JUGE, *sans joie*. – Oui, oui.

LE PROCUREUR. – Surtout, ne craignez rien. (*Il se lève.*) Vous connaissez maintenant les arrière-plans. Alors, pas de difficultés. A plus tard, mon cher Goll.

*Il sort. Le Juge est très mécontent. Il reste un moment à la fenêtre. Puis il feuillette distraitement le dossier. Enfin il sonne. Entre un Huissier.*

LE JUGE. – Allez à la salle des témoins me chercher l'Inspecteur Tallinger. Discrètement.

*L'Huissier sort. Entre l'inspecteur.*

LE JUGE. – Tallinger, vous alliez me mettre dans de beaux draps avec votre conseil de voir l'affaire comme une provocation de Weihl. Il paraît que monsieur Von Miehl est prêt à témoigner, sous la foi du serment, que la provocation ne vient pas de Weihl, mais du chômeur Wagner.

L'INSPECTEUR, *impénétrable*. – Oui, c'est ce qu'on dit, Monsieur le Président.

LE JUGE. – Qu'est-ce que ça signifie encore : « C'est ce qu'on dit » ?

L'INSPECTEUR. – Que les insultes viennent de Wagner.

LE JUGE. – Et ce n'est pas vrai ?

L'INSPECTEUR, *l'air fermé*. – Monsieur le Président, que ce soit vrai ou non, nous ne pouvons pas ...

LE JUGE, *avec fermeté*. – Ecoutez un instant. Vous êtes dans un Palais de Justice allemand. Wagner a-t-il avoué, oui ou non ?

L'INSPECTEUR. – Monsieur le Président, si vous voulez le savoir, je ne suis pas allé personnellement au camp de concentration. Il y a eu là-bas une enquête du commissariat – enquête au cours de laquelle Wagner aurait été saisi de brusques douleurs dans les reins – et le rapport précise qu'il a avoué. Seulement ...

LE JUGE. – Il a avoué ! Que signifie votre « seulement » ?

L'INSPECTEUR. – Il a reçu un éclat d'obus dans la gorge, lors de la dernière guerre, et comme l'a déclaré Stau – vous savez, l'associé de Weihl – il ne peut pas parler fort. Que Von Miehl, alors, depuis le premier étage, ait pu l'entendre lancer des injures, ce n'est pas très ...

LE JUGE. – Eh bien, on dira que pour insulter les gens, point n'est besoin de voix. Un simple geste suffit. J'ai tout à fait l'impression que le Parquet veut ménager aux S.A. une ligne de retraite de ce genre. Plus exactement : celle ligne-ci et pas une autre.

L'INSPECTEUR. – Sans doute, Monsieur le Président

LE JUGE. – Qu'est-ce qu'a déclaré Weihl ?

L'INSPECTEUR. – Qu'il n'était même pas là et qu'il s'est fait une blessure à la tête en tombant dans l'escalier. On ne peut rien en tirer de plus.

LE JUGE. – Tout porte à croire que l'homme est innocent ; et que, mêlé accidentellement à cette histoire, il s'en lave les mains.

L'INSPECTEUR, *se résignant*. – Sans doute, Monsieur le Président.

LE JUGE. – Et il suffira aux S.A. que leurs gens soient mis hors de cause.

L'INSPECTEUR. – Sans doute, Monsieur le Président.

LE JUGE. – Ne dites donc pas toujours « sans doute » comme un jouet mécanique.

L'INSPECTEUR. – Sans doute, Monsieur le Président.

LE JUGE. – Que voulez-vous dire au juste ? Ne le prenez pas en mauvaise part, Tullinger, Comprenez que je suis un peu nerveux. Je sais que vous êtes un honnête homme. Et si vous m'avez donné un conseil, ce n'est pas sans avoir eu quelque idée en tête...

L'INSPECTEUR, *par bonté d'âme se décide brusquement*. – Vous êtes-vous demandé si Monsieur le Procureur ne voulait pas tout simplement votre place, et si dans ce but il ne cherchait pas Il vous perdre ? Cela se fait beaucoup en ce moment... Supposons, Monsieur le Président, que vous déclariez le Juif innocent. Il n'a pas provoqué. N'était même pas là. A eu la nuque trouée par pur hasard, au cours d'une bagarre entre d'autres personnes. Revient donc, dans quelque temps, au magasin. Stau ne peut l'en empêcher. Mais le magasin a perdu onze mille marks. Et c'est une perte que doit partager Stau, maintenant qu'il ne peut plus réclamer cet argent à Wehl. Alors, tel que je le connais, Stau va s'en prendre à la section au sujet des fameux bijoux. Naturellement, il n'agira pas lui-même. En tant qu'associé d'un Juif, il passerait pour un domestique. Mais il aura des gens sous la main. On dira donc que des S.A. sous le coup d'une émotion nationale ont barboté des bijoux. Ce que la section pensera alors de votre verdict, vous pouvez l'imaginer... De toute manière, ce verdict, l'homme de la rue ne le comprendra pas. Car enfin, dans le IIIe Reich, comment un Juif peut-il avoir raison contre les S.A. ?

*Depuis quelque temps, on entend un bruit dans le fond de la pièce. Il devient maintenant assez fort.*

LE JUGE. – Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? Un moment, Tallinger. (*Il sonne. L'Huissier entre.*) Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ?

L'HUISSIER. – La salle est pleine. Et dans les couloirs ils sont tellement serrés que maintenant personne ne peut plus passer. Et il y a des S.A. qui disent qu'ils doivent passer, parce qu'ils ont ordre d'assister aux débats.

*Il sort. Le Juge a l'air effrayé.*

L'INSPECTEUR, continuant – Vous allez avoir ces gens-là sur le dos, figurez-vous. Un bon conseil, tenez-vous-en à Wehl et laissez les S.A. tranquilles.

LE JUGE, *assis, courbé, la tête dans les mains, avec lassitude*. – C'est bon, Tallinger, il faut que je réfléchisse.

L'INSPECTEUR. – Vraiment vous feriez bien, Monsieur le Président.

*Il sort. Le Juge se lève lourdement et sonne. Entre l'Huissier.*

LE JUGE. – Allez jusque chez Monsieur le Conseiller Fey et priez-le de venir me voir.

*L'HUISSIER sort. Entre la bonne du Juge avec un paquet contenant le petit déjeuner.*

LA BONNE. – Vous perdez la tête une fois de plus, Monsieur le Juge, vous êtes terrible. Qu'est-ce que vous avez encore oublié aujourd'hui ? Allons, réfléchissez bien : le principal ! (*Elle lui tend le paquet.*) Le petit déjeuner ! Nous serions obligés d'aller acheter des bretzels encore tout chauds, et nous aurions nos lourdeurs d'estomac, comme la semaine dernière. Et ça, parce que jamais vous ne prenez soin de vous.

LE JUGE. – C'est bien, Marie.

LA BONNE. – A peine si j'ai pu passer. Tout le Palais de Justice est plein de S.A. à cause du procès. Mais aujourd'hui ils vont se faire rappeler à l'ordre, n'est-ce pas Monsieur le Juge ? Les gens le disaient chez le boucher. Heureusement qu'il y a encore une justice ! Frapper un commerçant, tout simplement ! Dans la section, il y a la moitié d'anciens criminels, tout le quartier le sait. Si nous n'avions pas notre justice, ils iraient enlever les tours de la cathédrale. Ils ont fait ça à cause des bagues ; l'un d'eux, Häberle, a une fiancée qui a fait le trottoir jusqu'à il y a six mois. Et Wagner, le chômeur, qui a un éclat d'obus dans la gorge, ils l'ont assommé aussi, alors qu'il balayait la neige, tout le monde l'a vu. Ils ne se gênent pas, ils terrorisent le quartier, et ceux qui disent quelque chose, ils les repèrent, et puis ils les battent et les laissent sur le terrain.

LE JUGE. – C'est bien, Marie. Maintenant allez !

LA BONNE. – Comme je disais chez le boucher : Monsieur le Juge va les traiter comme il faut. Je n'ai pas raison, ? Vous avez avec vous tous les honnêtes gens, Monsieur le Juge, c'est un fait. Seulement, ne mangez pas si vite, vous allez vous faire du mal. Ce n'est pas bon du tout pour la santé. Et maintenant je m'en vais, je ne vous retiens plus, vous avez votre séance. Et n'allez pas vous énerver pendant la séance, d'ailleurs il vaut mieux manger maintenant, ce n'est pas les deux minutes que vous perdrez qui comptent, et au moins vous ne mangerez pas avec un estomac tout retourné. Vous devriez prendre soin de vous. La santé est le plus grand des biens. Maintenant, je m'en vais, je vois que vous êtes impatient d'aller en séance, et il faut encore que j'aille chez l'épicier.

*La Bonne sort. Entre le Conseiller Fey, un ancien magistrat ami du juge.*

LE CONSEILLER. – Qu'est-ce qui se passe ?

LE JUGE. – Je voulais te parler de quelque chose, si tu as un moment. J'ai, ce matin, une affaire assez effroyable.

LE CONSEILLER, *s'asseyant*. – Oui, l'affaire des S.A.

LE JUGE, *interrompant son va-et-vient*. – D'où le sais-tu ?

LE CONSEILLER. – On en parlait chez moi hier après-midi. Affaire très déplaisante.

LE JUGE, *recommençant à marcher nerveusement de long en large*. – Que disent-ils chez toi ?

LE CONSEILLER. – Personne ne t'envie. (*Avec curiosité* :) Qu'est-ce que tu vas faire ?

LE JUGE. – Justement, je ne sais pas. Je ne pensais pas du reste que l'affaire était déjà si connue.

LE CONSEILLER, *étonné*. – Non ?

LE JUGE. – On dit que l'associé est un personnage très dangereux.

LE CONSEILLER. – On le dit. Mais ce Von Miehl n'est pas non plus un philanthrope.

LE JUGE. – On sait quelque chose sur lui ?

LE CONSEILLER, – Suffisamment. Il a par exemple certaines relations.

*Un temps.*

LE JUGE. – Très hautes ?

LE CONSEILLER. – Très hautes !

*Un temps.*

LE CONSEILLER, *prudemment*. – Tu laisses le Juif hors de cause, et Häberle, Schünt, Gaunitzer, attendu qu'ils ont été provoqués par le chômeur qui s'est réfugié dans le magasin, tu les acquittes : les S.A. ne peuvent être que satisfaits ? Weihl, en tout cas, ne déposera pas de plainte contre les S.A.

LE JUGE, *soucieux*. – Non, mais l'associé de Weihl. Il ira réclamer aux S.A. les objets de valeur. Et j'aurai sur le dos, Fey, toute la direction des S.A.

LE CONSEILLER, *après avoir pesé l'argument qui l'a visiblement surpris*. – Mais si tu ne laisses pas le Juif hors de cause, Von Miehl te casse les reins, pour le moins. Tu ignores peut-être que Weihl a des traites à sa banque, que Von Miehl lui a signées ? Von Miehl a besoin de Weihl comme l'homme qui se noie a besoin de la bouée.

LE JUGE, *effondré*. – Des traites !

*On frappe.*

LE CONSEILLER. – Entrez !

*Entre l'Huissier.*

L'HUISSIER. – Monsieur le Président, je ne sais vraiment pas comment faire pour réserver des sièges à Monsieur le Procureur général et à Monsieur le Président de la Cour d'appel. Si ces Messieurs voulaient seulement me le dire ?

LE CONSEILLER, *voyant que le Juge se tait*. – Libérez deux places et ne nous dérangez pas.

*L'Huissier sort.*

LE JUGE. – Il ne manquait plus qu'eux !

LE CONSEILLER. – Von Miehl ne peut en aucun cas laisser impliquer et ruiner Weihl. Il a besoin de lui.

LE JUGE, *anéanti*. – Comme vache à lait.

LE CONSEILLER. – Je n'ai rien dit de tel, mon cher Goll. Je ne comprends même pas que tu puisses me prêter une telle pensée, mais pas du tout. Je tiens à affirmer que je n'ai pas prononcé la moindre parole contre Monsieur von Miehl – Je regrette d'avoir à le préciser, Goll.

LE JUGE, *agité*. – Mais ne le prends pas ainsi, Fey, ce n'est pas possible, Etant donné ce que nous sommes l'un pour l'autre.

LE CONSEILLER. – « Ce que nous sommes l'un pour l'autre » ? Que veux-tu dire par là ? Mais je ne peux pas m'immiscer dans tes affaires. Que tu règles l'histoire en accord avec le Conseiller de Justice ou au gré des S.A., dans les deux cas ça te regarde, et toi seul. Aujourd'hui, en fin de compte, il n'est meilleur ami que soi-même.

LE JUGE. – Je n'ai pas non plus meilleur ami que moi-même, Simplement, je ne sais pas quels conseils me donner.

*Il est à la porte d'où il écoute les bruits du dehors.*

LE CONSEILLER. – Assez inquiétant.

LE JUGE, *aux abois*. – Je suis prêt à tout, bon Dieu, comprends-moi ! Tu n'es plus du tout le même. Je tranche comme ceci, je tranche comme cela, comme on le demande, mais encore faut-il savoir ce qu'on demande. Si on ne le sait pas, il n'y a plus de justice.

LE CONSEILLER. – A ta place, Goll, je ne crierais pas si fort qu'il n'y a plus de justice.

LE JUGE. – Qu'est-ce que j'ai encore dit ? Je ne le pensais pas. Je veux dire seulement que quand il y a de telles contradictions...

LE CONSEILLER. – Il n'y a pas de contradictions dans le IIIe Reich.

LE JUGE. – Oui, naturellement. Mais je ne disais rien d'autre. Ne pèse donc pas ainsi chaque mot.

LE CONSEILLER. – Pourquoi pas ? Moi aussi je suis juge.

LE JUGE, *en sueur*. – Si on voulait peser chaque mot de chaque juge, mon cher Fey !... Pourtant, je suis entièrement disposé à tout examiner avec le plus grand soin, le plus grand scrupule, mais il faut qu'on me dise quelle est la décision conforme aux intérêts supérieurs ! Naturellement, si je laisse le Juif à son magasin, je contrarie le propriétaire ... non, l'associé, je commence à ne plus m'y reconnaître ... et si c'est le chômeur qui a provoqué, le propriétaire... son nom... Von Miehl, va vouloir que... On ne peut pas me déplacer au fin fond de la Poméranie, j'ai une hernie, je ne veux rien avoir à faire avec les S.A., et pour finir j'ai une famille, Fey ! Ma femme a beau jeu de dire que je n'ai qu'à établir les faits dans leur réalité ! J'y gagnerais tout au plus de me réveiller dans une clinique. Est-ce que j'emploierai le terme d'agression ? J'emploierai le terme de provocation. Alors, qu'est-ce qu'on veut ? Evidemment, je ne condamnerai pas les S.A., je condamnerai le Juif ou le chômeur, mais lequel des deux ? Comment choisir entre le chômeur et le Juif, entre l'associé et le propriétaire ? En aucun cas, je n'irai en Poméranie, Fey, ce n'est pas possible, plutôt en camp de concentration ! Ne me regarde pas comme ça ! Je ne suis pas un accusé ! Je suis prêt à tout !

LE CONSEILLER, *qui s'est levé*. – Etre prêt, ce n'est pas tout, mon cher.

LE JUGE. – Mais eu faveur de qui faut-il trancher ?

LE CONSEILLER. – En général, cela est dicté au juge par sa conscience, Monsieur Goll. Tenez-le-vous pour dit ! J'ai bien l'honneur...

LE JUGE. – Oui, naturellement. « Vous jugerez en toute science et conscience ». Mais dans ce cas précis quel parti prendre ? Lequel, Fey ?

*Le Conseiller est sorti. Le Juge, sans un mot, le suit fixement du regard. Le téléphone sonne.*

LE JUGE, *décrochant le récepteur*. – Oui ? Emmi ?... Ils ont dit qu'ils s'excusaient de ne pouvoir venir à quoi ?... A notre soirée pour le tirage des Rois ?... De qui venait cette communication ?... De Priesnitz, le maître des requêtes ?... Comment est-il déjà au courant ?... Ce que cela peut bien vouloir dire ? ... J'ai un jugement à prononcer.

*Il raccroche. L'Huissier entre. Le bruit des couloirs s'entend très fort.*

L'HUISSIER. – Häberle, Schünt, Gaunitzer, Monsieur le Président.

LE JUGE, *cherchant son dossier*. – Voilà.

L'HUISSIER. – J'ai placé Monsieur le Président de la Cour d'appel à la table de la presse. Il était tout content. Mais Monsieur le Procureur général a refusé de prendre place au banc des témoins. Il aimerait s'installer au Tribunal. Mais à ce moment-là il vous faudrait diriger les débats, Monsieur le Président, depuis le banc des accusés.

*Il rit sottement de sa plaisanterie.*

LE JUGE. – Ça, jamais de la vie.

L'HUISSIER. – C'est par ici, Monsieur le Président. Mais où avez-vous mis votre serviette avec l'acte d'accusation ?

LE JUGE, *complètement perdu*. – Oui, j'en ai besoin. Sans cela je ne saurais plus du tout qui est accusé. Qu'allons-nous faire avec Monsieur le Procureur général ?

L'HUISSIER. – Mais c'est l'annuaire du téléphone que vous avez pris, Monsieur le Président. Voici votre serviette.

*Il la lui fourre sous le bras. Le Juge sort, tout égaré, en s'épongeant le front.*

## 7

### MALADIE PROFESSIONNELLE

Voici Messieurs les médecins, serviteurs  
Complaisants de l'Etat, payés à la pièce.  
Ils prennent ce que leur envoient les bourreaux,  
Le rafistolent et le réexpédient.

***Berlin, 1934. Une salle à l'hôpital de la Charité. On apporte un nouveau malade. Des sœurs sont en train d'écrire son nom sur l'ardoise à la tête du lit, Deux malades voisins se parlent.***



PREMIER MALADE. – Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

SECOND MALADE. – Je l'ai vu à la salle de pansement. J'étais assis près de sa civière. Il avait encore sa connaissance, mais il n'a rien répondu quand je lui ai demandé ce qu'il avait. Tout son corps n'est qu'une plaie.

PREMIER MALADE. – Alors tu n'avais pas besoin de le questionner.

SECOND MALADE. – Je ne m'en suis aperçu qu'après, quand on lui a fait ses pansements.

UNE DES SOEURS. – Silence. Le Professeur !

*Suivi d'assistants et de sœurs, le chirurgien entre dans la salle. Il s'arrête devant un lit et fait son cours.*

LE CHIRURGIEN. – Messieurs, vous avez là un cas de toute beauté, qui vous prouve que la médecine, si elle ne questionne pas, si elle n'enquête pas continuellement sur les causes profondes de la maladie, tombe dans la pure charlatanerie. Le patient présente tous les symptômes de la névralgie et, longtemps, on l'a soigné pour cette névralgie. En réalité, il souffre de la maladie de Raynaud, qu'il a contractée dans l'exercice de sa profession d'ouvrier en appareils à air comprimé. Par conséquent, Messieurs, une maladie professionnelle. Ce n'est que maintenant que nous pouvons le soigner correctement. Vous voyez par cet exemple combien il est erroné de ne considérer le malade que comme un objet d'examen clinique, au lieu de questionner : d'où vient le malade ; où a-t-il contracté sa maladie ; et où retournerait-il une fois guéri. Quelles sont les trois choses que tout bon médecin doit savoir ? Premièrement ? ...

PREMIER ASSISTANT. – Questionner.

LE CHIRURGIEN. – Deuxièmement ?

SECOND ASSISTANT. – Questionner.

LE CHIRURGIEN. – Troisièmement ?

TROISIÈME ASSISTANT. – Questionner, Monsieur le Professeur !

LE CHIRURGIEN. – Parfait ! Questionner ! Et avant tout, sur... ?

TROISIÈME ASSISTANT. – Les conditions sociales, Monsieur le Professeur !

LE CHIRURGIEN. – Sans avoir peur surtout de se pencher sur la vie privée du malade, qui est souvent, hélas, lamentable. Qu'un être humain soit obligé d'exercer un métier qui, tôt ou tard, le conduit à la ruine physique, qu'il en vienne, pour ainsi dire, à se tuer pour ne pas mourir de faim, ce sont des choses qu'on n'aime pas entendre, et c'est bien pourquoi on n'aime pas questionner.

*Il va avec sa suite vers le lit du nouveau malade.*

LE CHIRURGIEN. – Qu'est-ce qu'il a, cet homme ?

*La sœur supérieure lui parle à l'oreille.*

LE CHIRURGIEN. – Ah ! bon ! (*Il l'examine à la hâte, et avec une contrariété visible. Il dicte :*) Contusions sur le dos et sur les cuisses. Plaies ouvertes à l'abdomen. Autre constatation ?

LA SUPÉRIEURE, *lisant*. – Du sang dans les urines.

LE CHIRURGIEN. – Diagnostic d'entrée ?

LA SUPÉRIEURE. – Déchirure du rein gauche.

LE CHIRURGIEN. – A passer d'abord à la radio.

*Il veut se détourner.*

TROISIÈME ASSISTANT, qui rédige la fiche du malade. – Origine de la maladie, Monsieur le Professeur ?

LE CHIRURGIEN. – Qu'est-ce qui est indiqué ?

LA SUPÉRIEURE. – Comme origine de la maladie, il est indiqué : chute dans les escaliers.

LE CHIRURGIEN, dictant. – Chute dans les escaliers. Pourquoi ses mains sont-elles liées ?

LA SUPÉRIEURE. – Le malade a déjà deux fois arraché son pansement, Monsieur le Professeur.

LE CHIRURGIEN. – Pourquoi ?

PREMIER MALADE, à *mi-voix*. – D'où vient le malade, et où retournera-t-il ?

*Toutes les têtes se tournent vers lui.*

LE CHIRURGIEN, *toussotant*. – Si le malade est agité, donnez de la morphine. (*il va au lit suivant.*) Alors, ça va mieux ? Nous commençons à reprendre des forces ?

*Il examine la gorge du malade.*

UN DES ASSISTANTS, à *l'autre*. – Ouvrier. Vient du camp de concentration d'Oranienburg.

L'AUTRE ASSISTANT, *ricanant*, – Par conséquent, encore une maladie professionnelle.

## 8

### PHYSICIENS

Voici Messieurs les savants, avec le regard de la peur,  
Et la fausse barbe blonde qui donne l'air teuton.  
On leur demande une physique non pas exacte,  
Mais de type aryen, garantie allemande.

***Göttingen, 1935. Institut de physique. Deux savants, X et Y. Y vient d'entrer, il a visiblement tout du conspirateur.***

Y. – Je l'ai !

X. – Quoi ?

Y. – La réponse aux questions que j'avais adressées à Paris, à Mikowsky.

X. – Sur les ondes de gravitation ?

Y. – Oui.

X. – Alors ?

Y. – Exactement ce qu'il fallait. Et sais-tu qui nous a répondu ?

X. – Qui ?

*Y écrit un nom sur un bout de papier et le tend à X. Quand X l'a lu, Y le reprend, le déchire en petits morceaux et les jette dans le poêle.*

Y. – Mikowsky lui a fait suivre notre questionnaire. Voici la réponse.

*X, tendant avidement la main. – Donne ! (Il s'arrête brusquement.) Mais si nous sommes pris à entretenir une telle correspondance avec lui...*

Y. – Nous n'en avons absolument pas le droit.

X. – Mais nous n'avancerons pas sans cela. Donne donc.

Y. – Tu ne pourras pas lire : j'ai transcrit en code personnel, c'est plus sûr, Je vais lire, moi.

X. – Fais attention !

Y. – Boule-de-billard est dans le labo ?

*Il fait un geste vers la droite.*

X, faisant un geste vers la gauche. – Non, mais Reinhardt. Viens t'asseoir par ici.

Y, lisant. – Il s'agit de deux vecteurs contravariants indépendants,  $\Psi$  et  $\nu$ , et d'un vecteur contrariant  $t$ , avec lesquels on forme les composantes d'un tenseur du second degré dont la structure a pour formule

$$\sum -1r = C_{hi}^{-1}$$

X, qui a écrit, lui fait tout à coup signe de se taire. – Un instant !

*Il se lève et va sur la pointe des pieds jusqu'au mur de gauche. Apparemment, il n'entend rien de suspect et revient. Y reprend sa lecture interrompue de temps à autre de la même manière. Ils inspectent le téléphone, ouvrent rapidement la porte, etc.*

Y. – Pour la matière au repos, non cohérente, n'agissant pas par tensions réciproques, la formule  $T = \mu$  correspond à la seule composante de densité d'énergie tensorielle qui soit différente de zéro. Par conséquent, est engendré un champ de gravitation statique, dont l'équation est, après introduction du facteur constant de proportionnalité  $8 \pi \kappa$ ,  $\Delta f = 4 \pi \kappa \mu$ , Avec un choix convenable de coordonnées spatiales, la définition de  $c^2 dt^2$  est très réduite...

On entend une porte battre quelque part : ils vont pour cacher leurs notes. Cela paraît vite inutile. Dès lors, ils se plongent tous les deux dans leur sujet et semblent oublier le caractère dangereux de ce qu'ils font.

Y, *continuant à lire*. – D'autre part les masses en question, par rapport à la masse au repos, engendrant un champ, sont très petites, et par conséquent le mouvement des corps introduits dans le champ de

gravitation est donné par une courbe géodésique d'univers à l'intérieur du champ de gravitation statique. Elle satisfait comme telle au principe de variation  $\delta \int ds = 0$  pour lequel les extrémités du fragment de la courbe d'univers restent fixes.

X. – Mais que dit Einstein de...

*Devant l'effroi d'Y, X se rend compte de son lapsus et reste interdit de peur. Y lui arrache les notes des mains et fourre tous les papiers dans sa poche.*

*Y, très fort, vers le mur gauche. - Oui, pure subtilité juive ! Quel rapport avec la Physique ?*

*Soulagés, ils reprennent leurs notes et continuent à travailler en silence, avec la plus grande prudence.*

## 9

### LA FEMME JUIVE

On leur a pris leur femme et voici maintenant

Qu'on les accouple aryen avec aryenne.

Rien ne sert de gémir et de maudire.

Ils dégénèrent : on les régénère.

***Francfort, 1935. C'est le soir. Une femme fait ses malles. Elle trie ce qu'elle va emporter. Parfois, elle reprend dans la malle quelque chose qu'elle remet en place dans la chambre, pour pouvoir emporter autre chose. Elle hésite longuement à emporter une grande photographie de son mari sur la commode. Puis elle la laisse. Fatiguée, elle s'assied un instant sur la malle, la tête dans les mains. Elle se lève et téléphone.***

LA FEMME. – C'est moi, Judith Keith. C'est vous docteur ?... Bonsoir.

Je vous appelais pour vous dire de chercher un quatrième au bridge ; je pars en voyage... Non, pas pour très longtemps, mais tout de même pour quelques semaines ... Je vais à Amsterdam ... Oui, le printemps doit être beau là-bas ... J'ai des amis... Non, au pluriel, même si vous ne le croyez pas ... Comment allez-vous faire pour jouer au bridge ? ... Mais cela fait deux semaines de suite que nous ne jouons pas ... Oui, bien sûr, d'ailleurs Fritz aussi était grippé. Il est vraiment impossible de bridger par ces grands froids, c'est ce que je disais aussi !... Mais non, docteur, je ne crois rien... La dernière fois Thécla avait la visite de sa mère... Je sais... Pourquoi aurais-je supposé une chose pareille ?... Non, ce n'est pas si brusque ; je le remettais depuis longtemps, mais maintenant il faut Oui, cette sortie au cinéma, il faut l'abandonner ; bonjour à Thécla Vous pourriez peut-être lui téléphoner un dimanche... Bon. Au revoir !... Oui, bien sûr, avec plaisir ! Au revoir !

*Elle raccroche et compose un autre numéro.*

Ici Judith Keith. Je voudrais parler à Madame Schoek... Lotte ?... C'est pour te dire au revoir, je pars en voyage tout à l'heure... Non, pour rien, pour voir des visages nouveaux ... Oui, voilà ce que je voulais te dire : Fritz a le Professeur à dîner mardi prochain, peut-être pourriez-vous venir, je te l'ai dit, je pars cette nuit... Oui, mardi... Non, je voulais te dire que je pars cette nuit, c'est tout, ça n'a aucun rapport avec le dîner, j'ai simplement pensé que vous pourriez venir... Eh bien, disons alors : bien que je ne sois pas là, ça

va ?... Mais je le sais que vous n'êtes pas comme ça, et puis tout de même, à notre époque, tout le monde doit faire attention, alors vous viendrez ?... Si Max pourra ? Mais oui il pourra, dis-lui que le Professeur sera là... Maintenant je te quitte. Au revoir !

*Elle raccroche et compose un autre numéro.*

C'est toi, Gertrude ? C'est Judith. Excuse-moi de te déranger... Merci. Je voulais te demander si tu pouvais t'occuper de Fritz, je pars en voyage pour quelques mois... J'ai pensé à toi, comme tu es sa sœur... Pourquoi ne voudrais-tu pas ? Mais personne ne verra les choses sous cet angle-là, surtout pas Fritz Bien sûr, il sait que toutes les deux nous sommes... brouillées, mais Alors il te téléphonera si tu veux... Oui, je lui dirai... Tout est en ordre, à peu près, l'appartement est quand même un peu grand... Pour son bureau, tu n'as qu'à laisser faire Ida, elle sait... Je la trouve très intelligente, et Fritz est habitué à elle... Encore une chose, mais je t'en prie, n'y vois rien de mal : il n'aime pas parler avant les repas, voudrais-tu t'en souvenir ? Moi, j'en ai toujours tenu compte... Je ne tiens pas à discuter de cela maintenant, mon train part bientôt, et je n'ai pas fini mes bagages... Jette un coup d'œil sur sa garde-robe, et rappelle-lui qu'il doit aller chez le tailleur, il avait commandé un pardessus ; et veille à ce que sa chambre soit toujours bien chauffée, il dort la fenêtre ouverte et les nuits sont encore très froides... Non, je ne crois plus qu'il s'endurisse, mais maintenant je dois te quitter... Merci beaucoup Gertrude, et nous pourrons toujours nous écrire... Au revoir.

*Elle raccroche et compose un autre numéro.*

Anna ? C'est Judith. Tu sais, je pars aujourd'hui... Non, il le faut, ça devient trop difficile... TROP difficile !... Oui, non, ce n'est pas Fritz qui veut, il ne sait encore rien, j'ai simplement fait mes bagages... Je ne crois pas... Je ne crois pas qu'il en dise grand-chose ... Simplement, c'est devenu trop difficile pour lui, c'est évident ... Nous n'en avons pas parlé ... Nous n'en parlons jamais, absolument jamais !... Non, il n'a pas changé, au contraire ... Je voudrais que vous vous occupiez un peu de lui, les premiers temps ... Oui, le dimanche en particulier, et conseillez-lui de déménager... L'appartement est trop grand pour lui... Je serais bien passé te dire au revoir, mais tu sais, le concierge !... Au revoir, non, ne viens pas à la gare, en aucun cas !... Au revoir, j'écirai... Certainement.

*Elle raccroche, et ne compose plus d'autre numéro. Elle a fumé. Elle brûle le carnet où elle a cherché ses numéros de téléphone. Elle se promène de long en large. Puis elle commence à parler, elle répète le petit discours qu'elle compte tenir à son mari. On doit voir sur quelle chaise il est supposé s'être assis.*

Oui, je pars, Fritz. Je suis peut-être restée trop longtemps déjà. Tu dois m'en excuser, mais ...

*Elle s'arrête, réfléchit, et recommence autrement.*

Fritz, il ne faut plus me retenir, tu ne peux pas... Il est évident que je te fais du tort, je sais, tu n'es pas poltron, tu ne crains pas la police, mais il y a pire. Ils ne te mettront pas dans un camp, mais demain, ou après, ils t'empêcheront d'aller à la clinique. Tu ne diras rien, mais tu tomberas malade. Je ne veux pas te voir ici, dans un fauteuil, passant ton temps à feuilleter des revues. C'est pur égoïsme de ma part, si je m'en vais, rien d'autre. Ne dis rien...

*Elle s'arrête de nouveau, et recommence tout.*

Ne dis pas que tu n'es pas changé, tu l'es ! La semaine dernière, tu as trouvé, en toute objectivité, que le pourcentage de savants juifs n'était pas tellement élevé. Ça commence toujours par l'objectivité. Et

pourquoi, maintenant, ne cesses-tu pas de me répéter que je n'ai jamais fait preuve d'un tel nationalisme juif ? Evidemment, je deviens nationaliste, c'est un mal contagieux. Oh, Fritz, qu'est-ce qui nous est arrivé !

*Elle s'arrête de nouveau, et recommence tout.*

Je ne te l'ai pas dit que je voulais partir, que je voulais partir depuis longtemps, parce que je ne peux pas te parler quand je te regarde, Fritz. Cela me semble alors tellement inutile, de parler. Tout est déjà réglé. Mais qu'est-ce qui leur a pris ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? Qu'est-ce que je leur fais ? Je ne me suis pourtant jamais occupée de politique ? Est-ce que j'ai été pour Thaelmann ? Ne suis-je pas l'une de ces femmes de la bourgeoisie qui ont un train de maison, etc ?... Et tout d'un coup, seules les femmes blondes auraient le droit de vivre ainsi ? Ces derniers temps, j'ai souvent pensé à ce que tu me disais, il y a des années, qu'il y avait des individus précieux et des individus moins précieux, et que les uns, en cas de diabète, avaient droit à l'insuline et les autres pas. Et j'approuvais, imbécile que j'étais ! Ils ont fait aujourd'hui une nouvelle classification de ce genre, et maintenant je suis de ceux qui valent moins que rien. Je l'ai bien mérité.

*Elle s'arrête à nouveau, et recommence tout.*

Oui, je fais mes bagages. Ne fais pas comme si tu ne t'étais aperçu de rien ces derniers jours. Fritz, j'admets tout, sauf une chose, que nous ne nous regardions pas en face pendant la dernière heure qui nous reste. Ils n'ont pas le droit d'obtenir cela de nous, ces menteurs qui contraignent tout le monde au mensonge. Une fois, il y a dix ans, quelqu'un avait fait la réflexion que je n'avais pas le type juif, tu avais dit aussitôt : si, elle l'a. Et cela me plaisait ; c'était clair. Aujourd'hui, pourquoi tergiverser ? Je fais mes bagages parce que, sinon, ils ne te laisseront plus médecin-chef. Et parce que déjà, dans ta clinique, ils ne te saluent plus, parce que déjà, la nuit, tu n'arrives plus à dormir. Je ne veux pas que tu me dises que je ne dois pas partir. Et je fais vite, pour ne pas t'entendre me dire que je dois partir. C'est une question de temps. Le caractère, c'est une question de temps. Ça tient plus ou moins longtemps, comme les gants. Il y en a de bons, qui tiennent longtemps. Mais ils ne tiennent pas éternellement. D'ailleurs, je ne suis pas en colère. Si, je le suis. Pourquoi dirais-je toujours amen ? Qu'est-ce qu'il y a de mal dans la forme de mon nez et dans la couleur de mes cheveux ? Je dois quitter cette ville, où je suis née, pour qu'ils n'aient pas à me donner ma ration de beurre. Quels hommes êtes-vous donc, oui, toi aussi ? Vous inventez la théorie des quanta et vous vous laissez commander par des brutes qui vous donnent le monde à conquérir, mais qui vous retirent le droit de choisir votre femme. Respiration artificielle et gaz asphyxiants ! Vous êtes des monstres ou des larbins de monstres. Oui, je ne suis pas raisonnable, mais dans un monde pareil à quoi sert la raison ? Tu es assis là, et tu vois ta femme faire ses bagages, et tu ne dis rien. Les murs ont des oreilles, n'est-ce pas ? Mais vous ne dites rien, vous ! Les uns écoutent, et les autres se taisent. Moi aussi, je devrais me taire. Si je t'aimais, je me tairais. Je t'aime vraiment. Donne-moi ce linge là-bas. C'est de la lingerie de luxe. J'en aurai besoin. J'ai trente-six ans, ce n'est pas trop vieux, mais je ne peux plus me permettre beaucoup d'expériences. Dans le prochain pays où j'irai, cela ne devra plus se passer ainsi. Le prochain homme que j'aurai devra avoir le droit de me garder. Et ne dis pas que tu m'enverras de l'argent, tu sais bien que c'est impossible. Et ne fais pas non plus comme si c'était seulement pour trois semaines. Les choses, ici, dureront plus de trois semaines. Tu le sais et je le sais aussi. Alors, ne dis pas : en somme, c'est l'affaire de quelques semaines, en me donnant le manteau de fourrure dont je n'aurai besoin que l'autre hiver. Et ne disons pas que c'est un malheur. Disons que c'est une honte. Oh, Fritz !

*Elle s'arrête. On entend une porte. Elle s'arrange en hâte. Entre son mari.*

LE MARI. – Qu'est-ce que tu fais ? Tu ranges ?

LA FEMME. – Non.

LE MARI. – Pourquoi ces bagages ?

LA FEMME. – Je veux m'en aller.

LE MARI. – Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA FEMME. – Nous l'avons déjà envisagé, que je partirais pour quelque temps. Ce n'est pas très agréable ici.

LE MARI. – Mais c'est absurde.

LA FEMME. – Alors, je reste ?

LE MARI. – Où veux-tu aller ?

LA FEMME. – A Amsterdam. Simplement pour partir d'ici.

LE MARI. – Mais tu ne connais personne là-bas.

LA FEMME. – Non.

LE MARI. – Pourquoi veux-tu partir d'ici ? Si c'est à cause de moi, tu n'as aucune raison.

LA FEMME. – Non.

LE MARI. – Tu sais bien que je n'ai pas changé, tu le sais, Judith ?

LA FEMME. – Oui.

*Il la prend dans ses bras. Ils restent silencieux, debout au milieu des bagages.*

LE MARI. – Et tu n'as pas d'autre raison ?

LA FEMME. – Tu le sais bien.

LE MARI. – Ce n'est peut-être pas si bête. Tu as besoin de respirer un peu. Ici on étouffe. J'irai te chercher. Dès que j'aurai passé la frontière, je me sentirai déjà mieux.

LA FEMME. – Oui, c'est ce que tu devrais faire.

LE MARI. – Ça ne durera plus longtemps ici. D'une façon ou d'une autre, ça va changer. C'est comme une inflammation, ça élance... Mais quel malheur.

LA FEMME. – Sûrement. Tu as vu Schoek ?

LE MARI. – Oui, c'est-à-dire, sur l'escalier. Je crois qu'il déplore déjà qu'on nous ait humiliés. Il était très confus. A la longue, ils ne pourront pas nous mépriser à ce point, nous, le bétail intellectuel. Ce n'est pas avec des carcasses sans colonne vertébrale qu'ils peuvent faire la guerre. Les gens ne s'esquivent pas si facilement, quand on les regarde en face. A quelle heure est ton train ?

LA FEMME. – Neuf heures quinze.

LE MARI. – Et où devrai-je t'envoyer l'argent ?

LA FEMME. – Peut-être poste restante, à Amsterdam.

LE MARI. – Je me ferai délivrer une autorisation exceptionnelle. Que diable, je ne peux pourtant pas envoyer ma femme vivre à l'étranger avec dix marks par mois ! Saloperie que tout cela ! Je me sens affreusement déprimé.

LA FEMME. – Si tu viens me chercher, cela te fera du bien.

LE MARI. – Lire une fois un journal où il y ait quelque chose...

LA FEMME. – J'ai téléphoné à Gertrude. Elle viendra te voir.

LE MARI. – Tout à fait superflu. Pour quelques semaines.

LA FEMME, *qui a recommencé à faire ses bagages*. – Passe-moi maintenant le manteau de fourrure, veux-tu ?

LE MARI, *le lui donne*. – En somme, c'est l'affaire de quelques semaines.

## 10 LE MOUCHARD

Voici Messieurs les Professeurs. Les prenant par l'oreille,  
L'avorton leur enseigne à bomber le torse.  
Tout écolier est un mouchard. Connaitre  
Les choses de la terre et du ciel, pas question. Mais par contre  
Qui pourrait me dire quelque chose sur quelqu'un ?

Voici donc les chers enfants qui vont chercher  
Les bourreaux, les conduisent à la maison,  
Montrent leur père, et l'appellent traître :  
Il est emmené pieds et poings liés.

***Cologne, 1935. Un dimanche après-midi pluvieux. Le père, la mère et le garçon sortent de table. Entre la bonne.***

LA BONNE. – Monsieur et Madame Klimbsch demandent si Monsieur et Madame sont à la maison ?

LE PÈRE, *grognant*. – Non. La bonne sort.

LA MÈRE. – Tu aurais dû aller toi-même au téléphone. Ils savent bien que nous ne pouvons pas encore être sortis.

LE PÈRE. – Pourquoi ne pouvons-nous pas être sortis ?

LA MÈRE. – Parce qu'il pleut.



LE PÈRE. – Ce n'est pas une raison.

LA MÈRE. – Où serions-nous allés ? C'est ce qu'ils vont tout de suite se demander.

LE PÈRE. – Il y a une foule d'endroits.

LA MÈRE. – Alors pourquoi ne sortons-nous pas ?

LE PÈRE. – Où irions-nous ?

LA MÈRE. – Enfin, s'il ne pleuvait pas...

LE PÈRE. – Et où irait-on s'il ne pleuvait pas ?

LA MÈRE. – Autrefois on pouvait au moins aller chez l'un ou chez l'autre. (*Un temps.*) C'est une erreur de ne pas être allé au téléphone. Maintenant ils savent que nous ne voulons pas d'eux à la maison.

LE PÈRE. – Et quand ils le sauraient !

LA MÈRE. – Rompre avec eux au moment où tout le monde en fait autant, ce n'est pas très élégant.

LE PÈRE. – Nous n'avons pas rompu avec eux.

LA MÈRE. – Alors pourquoi ne viendraient-ils pas ?

LE PÈRE. – Parce que ce Klimbtsch m'ennuie à mourir.

LA MÈRE. – Autrefois il ne t'ennuyait pas.

LE PÈRE. – Autrefois ! Ne m'énerve pas avec ton éternel « autrefois » !

LA MÈRE. – En tout cas, rompre avec lui parce qu'il est l'objet d'une enquête de l'inspection scolaire, autrefois tu ne l'aurais pas fait.

LE PÈRE. – Alors tu veux dire que je suis lâche ? (*Un temps.*) Rappelle-les, dis-leur que nous rentrons à l'instant, à cause de la pluie.

LA MÈRE, reste assise. – Est-ce que nous demandons aux Lemke de venir ?

LE PÈRE. – Pour qu'ils nous prouvent une fois de plus que manquons d'enthousiasme pour la défense passive...

LA MÈRE, *au garçon.* – Henri ! Ne touche pas à la radio !

*Le garçon se rabat sur les journaux.*

LE PÈRE. – Qu'il pleuve aujourd'hui, c'est une catastrophe. Mais justement dans un pays où quand il pleut c'est une catastrophe, la vie n'est pas possible.

LA MÈRE. – Est-ce que tu crois que c'est raisonnable de faire des réflexions pareilles à haute voix ?

LE PÈRE. – Entre mes quatre murs, je fais les réflexions qui me plaisent. Dans ma propre maison, je ne me laisserai pas imposer silence ...

*On l'interrompt : la bonne entre avec le service à café. Silence tant qu'elle est dans la pièce.*

LE PÈRE. – Faut-il absolument que nous ayons une bonne dont le père est gardien d'immeuble ?

LA MÈRE. – Nous en avons assez parlé, il me semble. Tu disais finalement que cela avait ses avantages.

LE PÈRE. – Tout ce que je peux avoir dit ! Répètes-en un seul mot, même à ta mère, et nous voilà dans de beaux draps.

LA MÈRE. – Ce que je peux dire à...

*La bonne apporte le café.*

LA MÈRE. – Laissez, Erna, vous pouvez sortir, je m'en occupe.

LA BONNE, - Merci beaucoup, Madame.

*Elle sort.*

LE GARÇON, *montrant un article du journal.* – Tous les ecclésiastiques font ces choses-là, papa ?

LE PÈRE. – Quoi ?

LE GARÇON. – Ce qu'il y a là ?

LE PÈRE. – Qu'est-ce que tu es en train de lire ?

*Il lui arrache le journal des mains.*

LE GARÇON. – Mais notre chef de groupe a dit que nous pouvions tous lire ce journal-là.

LE PÈRE. – Je n'ai pas à tenir compte de ce que le chef de groupe a dit. Ce que tu peux lire et ce que tu ne peux pas lire, c'est à moi seul d'en décider.

LA MÈRE. – Voici dix pfennigs, Henri. Va en face et achète-toi quelque chose.

LE GARÇON. – Mais tu vois bien qu'il pleut.

*Il s'appuie avec irrésolution contre les vitres.*

LE PÈRE. – Si ces articles sur les procès des prêtres ne cessent pas, je résilie mon abonnement.

LA MÈRE. – A quel journal t'abonneras-tu ? Ils en parlent tous.

LE PÈRE. – Si tous les journaux publient de pareilles cochonneries, eh bien je n'en lirai plus aucun. J'en saurai d'ailleurs tout autant sur ce qui se passe dans le monde.

LA MÈRE. – Ce n'est pas si mauvais cette épuration.

LE PÈRE. – Epuration ? Tout cela est pure politique.

LA MÈRE. – En tout cas, ça ne nous touche pas. Après tout, nous sommes évangélistes.

LE PÈRE. – Pour le peuple, ce n'est pas sans importance de ne plus pouvoir penser à une sacristie sans penser à ces horreurs.

LA MÈRE. – Qu'est-ce qu'ils peuvent donc faire du moment que ces choses-là se produisent ?

LE PÈRE. – Ce qu'ils peuvent faire ? Peut-être balayer une fois devant leur porte. Dans leur Maison Brune non plus, tout n'est pas si propre, d'après ce qu'on dit.

LA MÈRE. – Mais tu as pourtant là une preuve, Charles, que des mesures d'hygiène sont prises pour le bien de notre peuple !

LE PÈRE. – Hygiène ! belle hygiène ! si c'est ça la santé, je préfère la maladie.

LA MÈRE. – Tu es bien nerveux, aujourd'hui. Il s'est passé quelque chose à l'école ?

LE PÈRE. – Qu'est-ce qu'il aurait pu se passer à l'école ? Et je t'en prie, ne dis pas sans arrêt que je suis nerveux. Ça ne peut avancer à rien, qu'à me rendre vraiment nerveux.

LA MÈRE. – Nous ne devrions pas nous disputer tout le temps, Charles. Autrefois...

LE PÈRE. – J'attendais ça. Autrefois ! Ni autrefois, ni aujourd'hui, je n'ai envie qu'on empoisonne l'esprit de mon enfant.

LA MÈRE. – Mais où est-il ?

LE PÈRE. – Comment le saurais-je ?

LA MÈRE. – Tu l'as vu sortir ?

LE PÈRE. – Non.

LA MÈRE. – Je ne vois pas où il a pu aller. (*Elle appelle :*) Henri ! (*Elle sort en courant ; on l'entend appeler ; elle revient.*) Il est vraiment sorti !

LE PÈRE. – Pourquoi ne serait-il pas sorti ?

LA MÈRE. – Mais il pleut à torrents !

LE PÈRE. – Pourquoi t'énerver comme ça parce que le petit est sorti ?

LA MÈRE. – Qu'est-ce que nous avons dit ?

LE PÈRE. – Quel rapport ?

LA MÈRE. – Tu es si peu maître de toi, ces derniers temps.

LE PÈRE. – Je suis parfaitement maître de moi ces derniers temps, mais quand bien même je ne serais pas maître de moi, quel rapport est-ce que ça peut avoir avec le fait que le petit soit sorti ?

LA MÈRE. – Mais tu sais bien que les enfants sont toujours à écouter ce qu'on dit.

LE PÈRE. – Et alors ?

LA MÈRE. – Et alors ! Et s'il se met à le raconter autour de lui ? Tu sais pourtant ce qu'on leur rabâche sans arrêt aux Jeunesses Hitlériennes. On les pousse carrément à tout rapporter. C'est curieux qu'il soit sorti aussi discrètement.

LE PÈRE. – Absurde.

LA MÈRE. – Et alors ! Et s'il se met à le raconter autour de lui ?

LE PÈRE. – Il est resté un bon moment, le nez collé à la fenêtre.

LA MÈRE. – Je voudrais savoir ce qu'il a entendu de notre conversation.

LE PÈRE. – Mais il sait ce qu'il arrive quand on dénonce les gens.

LA MÈRE. – Et ce petit dont nous parlaient les Schmulke ? Son père doit être encore en camp de concentration. Si seulement nous savions à quel moment il a quitté la pièce.

LE PÈRE. – Tout cela est parfaitement absurde !

*Il court dans les autres pièces en appelant le garçon.*

LA MÈRE. – Je n'arrive pas à me faire à l'idée qu'Henri ait pu s'en aller n'importe où, sans dire un mot. Il n'est pas comme ça.

LE PÈRE. – Il est peut-être allé chez un camarade d'école ?

LA MÈRE. – Alors, ça ne peut être que chez les Mummermann. Je vais téléphoner.

*Elle téléphone.*

LE PÈRE. – A mon avis, tout cela n'est qu'une fausse alerte.

LA MÈRE, *au téléphone*. – Ici madame Furcke, le professeur Furcke.

Bonjour madame Mummermann. Henri est-il chez vous ?... Non ? ... Alors je ne vois pas du tout où il peut être... Dites-moi, Madame Mummermann, est-ce que le local des Jeunesses Hitlériennes est ouvert le dimanche après-midi ?... Oui ?... Merci beaucoup. Je vais me renseigner là-bas.

*Elle raccroche. Tous deux sont assis et se taisent.*

LE PÈRE. – Qu'est-ce qu'il a pu entendre ?

LA MÈRE. – Tu as parlé du journal. Ce que tu as dit sur la Maison Brune, tu n'aurais pas dû le dire. Il a des sentiments si nationaux.

LE PÈRE. – Qu'est-ce que j'ai bien pu dire sur la Maison Brune ?

LA MÈRE. – Mais rappelle-toi ! que tout n'y était pas propre.

LE PÈRE. – Il n'est tout de même pas possible d'interpréter ça comme une attaque. Dire que tout n'est pas propre, ou plutôt, comme je disais, avec une idée d'atténuation : que tout n'est pas entièrement propre, ce qui déjà entraîne une différence, et même une différence considérable, c'est tout ou plus faire une remarque sur le ton de la plaisanterie populaire, sur le ton pour ainsi dire du langage familial, cela ne signifie pas plus que de dire : même là-bas, il est probable que certaines choses ne vont pas toujours, dans toutes les circonstances, comme le veut le Führer. Ce caractère de pure probabilité, je l'ai d'ailleurs intentionnellement exprimé quand j'ai dit, je m'en souviens nettement : là-bas non plus tout ne doit pas être entièrement – entièrement dans un sens d'atténuation – propre. Ne doit pas être ! Et non : n'est pas ! Je ne peux pas dire que là-bas quelque chose n'est pas propre, je n'en ai pas la moindre preuve. Là où il y a des hommes, il y a des imperfections. Je n'en ai pas donné plus à entendre, et encore l'ai-je fait sous une forme très atténuée. Et qui plus est, le Führer lui-même, à un certain moment, a formulé des critiques semblables d'une manière incomparablement plus vigoureuse.

LA MÈRE. – Je ne comprends pas. Tu n'as pas besoin de parler comme ça avec moi.

LE PÈRE. – Je voudrais ne pas en avoir besoin ! Je ne suis pas sûr que toi-même, en bavardant, tu n'aies pas raconter partout ce qu'il nous arrive de dire ici, entre ces quatre murs, dans le flou de la conversation, Comprends-moi bien, je ne t'accuse pas, loin de là, de propager par étourderie je ne sais quel bruit contre ton mari, de même que je ne suppose pas un seul instant que le petit puisse faire quoi que ce soit contre son père. Mais entre faire du mal et savoir qu'on en fait, il y a, hélas, une énorme différence.

LA MÈRE. – Maintenant, ça suffit ! Tu ferais mieux de tenir ta langue. Je me casse la tête à essayer de me rappeler si c'est avant ou après la Maison Brune que tu as dit qu'on ne peut pas vivre dans l'Allemagne d'Hitler.

LE PÈRE. – Je n'ai absolument pas dit ça.

LA MÈRE. – Tu fais exactement comme si j'étais la police ! Si je me creuse la cervelle, c'est pour savoir ce que le petit a pu entendre.

LE PÈRE. – L'expression « Allemagne d'Hitler » n'appartient pas à mon vocabulaire.

LA MÈRE. – Et ce que tu as dit sur le gardien d'immeuble, et sur les journaux qui sont pleins de mensonges, et en dernier lieu sur la défense passive, de tout ce que le petit a pu entendre là, il n'y a rien de positif ! Rien de sain pour une âme d'enfant qui ne peut qu'en être désagrégée, alors que le Führer ne manque jamais de rappeler que la jeunesse de l'Allemagne, c'est l'avenir de l'Allemagne. A vrai dire, le petit n'est pas du tout comme ça, il n'irait pas dénoncer quelqu'un. Je me sens très mal.

LE PÈRE. – Il est rancunier.

LA MÈRE. – De quoi pourrait-il se venger ?

LE PÈRE. – Le diable le sait, il y a toujours quelque chose. Peut-être parce que je lui ai enlevé sa grenouille verte.

LA MÈRE. – Mais ça fait déjà une semaine.

LE PÈRE. – Ces choses-là, il les retient.

LA MÈRE. – Pourquoi aussi la lui avoir enlevée ?

LE PÈRE. – Il ne lui attrapait plus de mouches. Il la laissait crever de faim.

LA MÈRE. – Il a quand même énormément de travail.

LE PÈRE. – La grenouille n'y est pour rien.

LA MÈRE. – Mais il n'en a plus du tout reparlé, et je venais de lui donner dix pfennigs. Il a pourtant tout ce qu'il veut.

LE PÈRE. – Oui, il est acheté.

LA MÈRE. – Qu'est-ce que tu veux dire ?

LE PÈRE. – Tout ! il n'y a plus de limites ! Grands dieux, et il faut encore être professeur ! Eduquer la jeunesse ! Mais elle me fait peur, la jeunesse !

LA MÈRE. – Mais il n'y a rien contre toi ?

LE PÈRE. – Contre tout le monde, il y a quelque chose. Tout le monde est suspect. Et puis il suffit que la suspicion existe pour que n'importe qui devienne suspect.

LA MÈRE. – Mais un enfant n'est pas un témoin digne de foi. Un enfant ne sait pas du tout ce qu'il raconte.

LE PÈRE. – Que tu dis. Mais depuis quand leur faut-il des témoins ?

LA MÈRE. – Est-ce que nous ne pouvons pas convenir de ce que tu as pu penser, quand tu as fait tes remarques ? Ce que je veux dire, c'est qu'alors il t'aurait mal compris.

LE PÈRE. – Qu'est-ce que j'ai bien pu dire ? Je n'arrive même plus à me le rappeler. C'est cette maudite pluie qui est cause de tout. Qui vous met de mauvaise humeur. Mais enfin, je serais pourtant le dernier à trouver à redire à ce grand élan spirituel qui soulève aujourd'hui le peuple allemand. Dès la fin de 1932, j'avais déjà tout prédit.

LA MÈRE. – Charles, nous n'avons pas le temps de parler de cela. Nous devons surtout nous mettre d'accord, exactement et tout de suite. Il n'y a pas une minute à perdre.

LE PÈRE. – Je ne peux pas imaginer cela d'Henri.

LA MÈRE. – D'abord, la Maison Brune et les cochonneries.

LE PÈRE. – Je n'ai jamais parlé de cochonneries.

LA MÈRE. – Tu as dit que le journal était plein de cochonneries, et que tu allais résilier ton abonnement.

LE PÈRE. – Le journal, oui ! Mais pas la Maison Brune !

LA MÈRE. – Ne peux-tu pas avoir dit, par exemple, que tu désapprouves ces cochonneries dans les sacristies ? Et qu'à ton avis, il est fort possible que ces gens, qui aujourd'hui passent en justice, sont les mêmes qui à l'époque répandaient ces fables monstrueuses sur la Maison Brune, disant que tout n'y était pas si propre ? Et que depuis longtemps déjà ils auraient mieux fait de balayer devant leur porte ? Et ce qui est sûr, c'est que tu as dit au petit de laisser la radio et de prendre le journal, parce que ton opinion est que la jeunesse du Troisième Reich doit ouvrir les yeux sur ce qui se passe autour d'elle.

LE PÈRE. – Tout cela ne sert à rien.

LA MÈRE. – Charles, tu ne vas pas te laisser abattre ! Soit fort comme le Führer le répète à chaque...

LE PÈRE. – Je ne peux tout de même pas me présenter devant le tribunal et voir à la barre ma propre chair, mon propre sang témoigner contre moi.

LA MÈRE. – Ne prends donc pas les choses comme ça.

LE PÈRE. – C'était une grosse imprudence de fréquenter les Klimbtsch.

LA MÈRE. – Mais pourtant, il ne lui est rien arrivé à Klimbtsch.

LE PÈRE. – D'accord, mais il fait l'objet d'une enquête.

LA MÈRE. – Si tous ceux qui à un moment donné ont fait l'objet d'une enquête s'étaient mis à désespérer ! ...

LE PÈRE. – Est-ce que tu crois que le gardien d'immeuble a quelque chose contre nous ?

LA MÈRE. – Tu veux dire au cas où on l'interrogerait ? D'abord, il a déjà eu pour son anniversaire une boîte de cigares, et pour le Nouvel An des étrennes royales.

LE PÈRE. – Le Gauff, à côté, ont donné quinze marks !

LA MÈRE. – Mais n'oublie pas qu'en 32 ils lisaient encore le Vorwärts et qu'en mai 33, quatre mois après la prise du pouvoir, ils pavoisaient encore en noir-blanc-rouge !

*Sonnerie du téléphone.*

LE PÈRE. – Le téléphone !

LA MÈRE. – Je réponds ?

LE PÈRE. – Je ne sais pas.

LA MÈRE. – Qui est-ce que ça peut être ?

LE PÈRE. – Attends un moment. Si ça sonne encore une fois, tu répondras.

*Ils attendent. Le téléphone ne sonne plus.*

LE PÈRE. – Ce n'est plus une vie !

LA MÈRE. – Charles !

LE PÈRE. – C'est un Judas que tu m'as mis au monde ! Il est là, assis à la table, et il écoute tout, en avalant la soupe que nous lui donnons, et ce que nous disons, nous, ses parents, il en prend note, le mouchard !

LA MÈRE. – Je te défends de parler ainsi ! (*Un temps.*) Alors, tu penses que nous devons prendre des dispositions, préparer quelque chose ?

LE PÈRE. – Tu crois qu'ils vont revenir tout de suite avec lui ?

LA MÈRE. – C'est quand même possible ?

LE PÈRE. – Je devrais peut-être mettre ma Croix de fer ?

LA MÈRE. – Il le faut, Charles ! (*Il va chercher la croix qu'il épingle avec des mains tremblantes.*) Mais pourtant, on n'a rien à te reprocher à l'école ?

LE PÈRE. – Comment veux-tu que je le sache ? Je suis prêt à enseigner tout ce qu'ils veulent, mais qu'est-ce qu'ils veulent ? Si seulement je le savais ! Qu'est-ce que je sais sur la manière dont ils veulent qu'on présente Bismarck, quand ils mettent tant de temps à sortir les nouveaux livres de classe ! Est-ce que tu ne peux pas donner encore dix marks à la bonne ? Elle passe son temps à nous écouter.

LA MÈRE, *approuvant de la tête*. – Et le portrait d'Hitler, si nous l'accrochions au-dessus de ton bureau ? Cela fera mieux.

LE PÈRE. – Oui, fais-le. (*La mère va pour le faire.*) Mais si le petit allait dire que nous l'avons changé de place exprès, on en conclurait que nous avons mauvaise conscience.

*La mère raccroche le portrait à l'ancienne place.*

LE PÈRE. – On n'a pas ouvert la porte ?

LA MÈRE. – Je n'ai rien entendu.

LE PÈRE. – Mais si !

LA MÈRE. – Charles !

Elle l'étreint.

LE PÈRE. – Calme-toi. Fais-moi un petit paquet de linge.

On entend la porte s'ouvrir. Le père et la mère, interdits, sont debout l'un contre l'autre dans un coin de la pièce. La porte s'ouvre. Le garçon entre, un petit sac en papier à la main. Un temps.

LE GARÇON. – Qu'est-ce que vous avez ?

LA MÈRE. – Où étais-tu ?

*Le garçon montre son petit sac de chocolateries.*

LA MÈRE. – Tu as acheté du chocolat, c'est tout ce que tu as fait ?

LE GARÇON. – Qu'est-ce que j'aurais fait ? Oui, c'est tout.

*Il traverse la chambre en mangeant. Ses parents le suivent avec un regard scrutateur.*

LE PÈRE. – Tu crois qu'il dit la vérité ?

*La mère hausse les épaules.*

## 11

### LES SOULIERS NOIRS

Voici les orphelins et les veuves. A eux aussi, on leur promet  
De beaux jours. Il faut d'abord  
Se sacrifier, payer l'impôt.  
Pendant ce temps, la viande augmente.  
Les beaux jours ne sont pas pour demain.

***Bitterfeld, 1935. La cuisine d'un logement ouvrier. La mère épluche des pommes de terre. Sa fille, âgée de treize ans, fait ses devoirs.***

LA FILLE. – Maman, je les aurai les deux pfennigs ?



LA MÈRE. – Pour la Jeunesse Hitlérienne ?

LA FILLE. – Oui.

LA MÈRE. – Je n'ai pourtant pas d'argent de trop.

LA FILLE. – Mais si je ne verse pas les deux pfennigs chaque semaine, je n'irai pas à la campagne cet été. Et la maîtresse a dit qu'Hitler veut que la ville et la campagne apprennent à se connaître. Les habitants de la ville doivent se rapprocher des paysans. Mais alors il faut que je verse les deux pfennigs.

LA MÈRE. – Je verrai comment faire pour te les donner.

LA FILLE. – C'est gentil, maman. Je vais t'aider à éplucher les pommes de terre. A la campagne, c'est bien, non ? On y mange comme il faut. La maîtresse a dit, à la gymnastique, que j'ai un ventre ballonné par les pommes de terre.

LA MÈRE. – Mais pas du tout.

LA FILLE. – Non, en ce moment non. Mais l'an dernier je l'avais. Mais pas beaucoup.

LA MÈRE. – Je pourrais peut-être avoir un peu d'abats.

LA FILLE. – Je touche quand même mon petit pain à l'école. Toi non. Berthe a dit qu'à la campagne, là où elle était, il y avait même de la graisse d'oie avec le pain. Et quelquefois de la viande. C'est bien, non ?

LA MÈRE. – Très bien.

LA FILLE. – Et le bon air...

LA MÈRE. – Mais il fallait aussi qu'elle travaille ?

LA FILLE. – Naturellement. Mais on mange beaucoup. Seulement le paysan se conduisait mal avec elle.

LA MÈRE. – Comment ça ?

LA FILLE. – Oh, rien. Il ne la laissait pas tranquille.

LA MÈRE. – Ah, oui.

LA FILLE. – Mais Berthe était plus grande que moi. Un an de plus.

LA MÈRE. – Maintenant fais tes devoirs !

*Un temps.*

LA FILLE. – Les vieux souliers noirs du bureau de bienfaisance, je ne serai pas forcée de les mettre ?

LA MÈRE. – Tu n'en as pas besoin. Tu as toujours l'autre paire.

LA FILLE. – Je dis ça parce que maintenant l'autre paire est trouée.

LA MÈRE. – Mais pourtant, il pleut ces temps-ci.

LA FILLE. – Je mets du papier à l'intérieur. Ça tient.

LA MÈRE. – Non, ça ne tient pas. S'ils sont troués, il faut les donner à ressemeler.

LA FILLE. – C'est tellement cher.

LA MÈRE. – Qu'est-ce que tu as contre ceux de la bienfaisance ?

LA FILLE. – Je ne peux pas les souffrir.

LA MÈRE. – A cause de leur forme ?

LA FILLE. – Tu vois, c'est ce que tu penses aussi !

LA MÈRE. – Ils sont tout simplement plus vieux.

LA FILLE. – Je serai forcée de les mettre ?

LA MÈRE. – Si tu ne peux pas les souffrir, ne les mets pas.

LA FILLE. – Mais, maman, je ne suis pas coquette, hein ?

LA MÈRE. – Non. Tu grandis.

*Un temps.*

LA FILLE. – Et je peux avoir les deux pfennigs, maman ? Je voudrais aller à la campagne.

LA MÈRE, *lentement*. – Je n'ai pas d'argent pour ça.

## 12

### SERVICE DU TRAVAIL

Les artisans de la réconciliation des classes  
Ont des milliers de pauvres dans leurs camps  
Qui travaillent pour la bouffe et la paire de bottes.  
Une année durant, Ils voient les fils de riches  
Porter la même livrée. Ils préféreraient un salaire.

***La lande de Lüneburg, 1935. Une colonne au travail. Un jeune ouvrier et un étudiant font équipe.***

L'ETUDIANT. – Pourquoi ont-ils fourré en tôle le petit trapu de la troisième colonne ?

LE JEUNE OUVRIER, *ricanant*. – Le chef de groupe disait qu'on apprendrait ce que c'est que de travailler, et lui, a dit à mi-voix qu'il voudrait aussi apprendre ce que c'est que de toucher la paye. Ils l'ont pris de travers.

L'ETUDIANT. – Pourquoi a-t-il dit ça ?

LE JEUNE OUVRIER. – Probablement parce qu'il sait déjà ce que c'est que de travailler. A quatorze ans, il était à la mine.

L'ETUDIANT. – Attention, voilà le gros.

LE JEUNE OUVRIER. – S'il regarde par ici, je suis obligé de piocher plus d'une largeur de main.

L'ETUDIANT. – Mais je ne peux pas en pelleter plus d'une largeur.

LE JEUNE OUVRIER. – S'il me pince, je le sentirai passer.

L'ETUDIANT. – Dans ce cas, je ne te lâche plus une seule cigarette.

LE JEUNE OUVRIER. – Mais il finira par me pincer !

L'ETUDIANT. – Dis aussi que tu ne veux pas perdre ta permission. Et tu crois que je vais le payer, alors que pas une fois tu ne veux courir le risque ?

LE JEUNE OUVRIER. – Pour ce que tu me donnes ...

L'ETUDIANT. – Tu n'auras plus rien.

LE CHEF DE GROUPE, *entre et observe*. – Alors, Monsieur le Docteur, tu vois ce que c'est que de travailler, maintenant, tu le vois ?

L'ETUDIANT. – Oui, chef.

*Le jeune ouvrier ne pioche qu'une largeur de main, l'étudiant fait semblant de pelleter de toutes ses forces.*

LE CHEF DE GROUPE. – C'est au Führer que tu le dois.

L'ETUDIANT. – Oui, chef.

LE CHEF DE GROUPE. – Ça signifie : épaule contre épaule et pas de vanité sociale. Dans ses camps de travail, le Führer ne veut aucune discrimination. Ce que peuvent être Messieurs les papas, aucune importance. Continuez.

*Il s'en va.*

L'ETUDIANT – Il y avait plus qu'une largeur de main.

LE JEUNE OUVRIER – Ce n'est pas vrai !

L'ETUDIANT – Pas de cigarette aujourd'hui. Et tu pourrais te dire aussi que des gens qui veulent des cigarettes, comme toi, il y en a beaucoup.

LE JEUNE OUVRIER, *lentement* – Oui, il y en a beaucoup comme moi. Il nous arrive trop souvent de l'oublier.

## 13

### L'HEURE DE L'OUVRIER

Voici les Goebbels de la propagande.  
Ils donnent la parole au peuple,  
Mais comme ils se méfient de lui,  
Entre la bouche et le micro,  
Ils gardent leurs griffes levées.

**Leipzig, 1934. Le bureau du directeur dans une usine. Un speaker portant un micro s'entretient avec un vieil ouvrier, un ouvrier d'âge moyen et une ouvrière. Dans le fond un monsieur de la Direction et un individu de carrure athlétique en uniforme de SA.**

LE SPEAKER. – Nous sommes au milieu de volants et de courroies qui tournent et qui roulent, entourés de camarades qui travaillent avec une ardeur inlassable, apportant leur contribution à cette grande entreprise : fournir à notre chère patrie tout ce dont elle a besoin. Nous visitons ce matin les Filatures Fuchs. Et bien que le travail soit dur, bien que les muscles soient tendus, nous ne voyons autour de nous que des visages tout joyeux, tout heureux. Mais laissons parler nos camarades eux-mêmes. (*Au vieil ouvrier :*) Vous êtes depuis vingt-et-un ans dans l'usine, Monsieur...

LE VIEIL OUVRIER. – Sedelmaier.

LE SPEAKER. – Monsieur Sedelmaier. Eh bien, Monsieur Sedelmaier, comment se fait-il que nous ne voyions sur ces visages que gaîté et que bonne humeur ?

LE VIEIL OUVRIER, *après un instant de réflexion.* – C'est sûrement qu'ils se racontent des histoires drôles.

LE SPEAKER. – Bien. Sûrement. Et les plaisanteries enjouées rendent le travail facile, n'est-ce pas ? Le national-socialisme ne connaît pas le pessimisme ennemi de la vie, c'est ce que vous pensez. Autrefois, il en allait autrement, n'est-ce pas ?

LE VIEIL OUVRIER. – Oui, oui.

LE SPEAKER. – A l'époque du système, il n'y avait pour les ouvriers aucun motif de se réjouir, c'est ce que vous pensez. C'est bien alors qu'ils pouvaient se demander : pourquoi travaillons-nous !

LE VIEIL OUVRIER. – Oui, il y en a ici quelques-uns qui se le demandent.

LE SPEAKER. – Vous dites ? Ah oui, vous faites allusion à ces rouspéteurs qui, à chaque pas, se mettent en travers. Mais ils se font de plus en plus rares, ils comprennent que cela ne sert à rien, que dans le Troisième Reich, depuis qu'il y a de nouveau une poigne solide, tout est en plein essor. (*A l'ouvrière :*) C'est aussi ce que vous voulez dire, Mademoiselle...

L'OUVRIÈRE. – Schmidt.

LE SPEAKER. – Mademoiselle Schmidt. Auquel de nos géants d'acier travaillez-vous ?

L'OUVRIÈRE, *récitant par cœur.* – Et il y a aussi la décoration des ateliers, un travail qui nous donne beaucoup de joie. Nous devons le portrait du Führer à une collecte spontanée, et nous en sommes très fiers. Tout comme les pots de géranium, qui, dans la grisaille des ateliers, apportent l'enchantement de la couleur, une initiative de Mademoiselle Kinze.

LE SPEAKER. – Ainsi vous décorez les ateliers avec des fleurs, ces gracieuses filles des champs ? Et sans doute y a-t-il eu encore bien d'autres transformations dans l'usine, depuis que le destin de l'Allemagne a changé de face ?

LE MONSIEUR DE LA DIRECTION, soufflant. – Les lavabos.

L'OUVRIÈRE. – Les lavabos sont une idée de Monsieur le Directeur Bäuschle en personne ; et nous désirons l'en remercier de tout notre cœur. Celui qui le veut peut se laver dans ces magnifiques lavabos, quand il n'y a pas trop de monde, trop de bousculade.

LE SPEAKER. – Oui, chacun veut arriver le premier, n'est-ce pas ? D'où à chaque fois un joyeux charivari ?

L'OUVRIÈRE. – Il n'y a que six robinets pour cinq cent cinquante-deux ouvriers. A chaque fois, c'est un beau vacarme. Certains sont d'une insolence !...

LE SPEAKER. – Mais tout s'arrange avec la bonne volonté générale. Et maintenant, Monsieur – mais quel est votre nom ? – veut nous dire encore quelque chose ?

L'OUVRIER. – Mahn.

LE SPEAKER. – Mahn. Monsieur Mahn. Dites-moi, Monsieur Mahn, est-ce que les nombreuses innovations qui ont été faites dans l'usine ont eu une influence sur l'esprit de vos camarades de travail ?

L'OUVRIER. – Que voulez-vous dire ?

LE SPEAKER. – Eh bien, est-ce que vous vous réjouissez de voir que de nouveau toutes les roues tournent, que tous les bras ont du travail ?

L'OUVRIER. – Sans doute.

LE SPEAKER. – Et que de nouveau, en fin de semaine, chacun peut ramener sa paye à la maison. Cela non plus nous ne l'oublierons pas.

L'OUVRIER. – Non.

LE SPEAKER. – Il n'en a pas toujours été ainsi. A l'époque du système, nombreux étaient les camarades qui devaient prendre le chemin amer du bureau de bienfaisance. Et s'arranger avec une aumône.

L'OUVRIER. – Dix-huit marks cinquante. Sans aucune retenue.

LE SPEAKER, *avec un rire apprêté*. – Ha, ha, ha ! Excellente plaisanterie ! On ne pouvait pas retenir beaucoup.

L'OUVRIER. – Non, aujourd'hui on peut davantage.

*Le monsieur de la Direction avance nerveusement ainsi que l'individu athlétique en uniforme de S.A.*

LE SPEAKER. – Oui, tout le monde a de nouveau du travail et du pain dans le Troisième Reich, vous avez pleinement raison, Monsieur, quel était votre nom ? Plus une seule roue inactive, plus un seul bras qui se rouille, dans l'Allemagne d'Adolphe Hitler. (Il écarte brutalement l'ouvrier du micro.) Dans une joyeuse collaboration le travailleur intellectuel et le travailleur manuel se lancent dans la reconstruction de notre chère patrie allemande. Heil Hitler !

## 14

### LA CAISSE

Les voici avec des cercueils  
De métal, dans lesquels ils cachent  
Ce qu'ils ont fait d'un homme.  
Lui ne s'est pas soumis.  
Il combattait pour une vie meilleure  
Dans la grande bataille des classes.

***Essen, 1934. Un logement d'ouvriers. Une femme avec deux enfants. Un jeune ouvrier et sa femme sont en visite. La femme pleure. On entend des pas dans l'escalier. La porte est ouverte.***

LA FEMME. – Il a seulement dit qu'ils payaient des salaires de famine. C'est pourtant vrai. Mon aînée a les poumons malades, et nous ne pouvons pas acheter de lait. Ils ne peuvent pas lui avoir fait quelque chose.

*Des S.A. entrent ; ils posent à terre une longue caisse.*

UN S.A. – Maintenant, pas de théâtre. Tout le monde peut attraper une fluxion de poitrine. Voilà les papiers. Tout est parfaitement en ordre. Et maintenant, ne faites pas de bêtises.

*Les S.A. sortent.*

UN DES ENFANTS. – Maman, papa est dedans ?

*L'ouvrier est allé à la caisse.*

L'OUVRIER. – Elle est en zinc.

L'ENFANT. – On ne peut pas ouvrir ?

L'OUVRIER, *rageur*. – Si, on peut ! Où as-tu mis la boîte à outils ?

*Il cherche les outils. Sa jeune femme veut le retenir.*

LA JEUNE FEMME. – N'ouvre pas, Jean ! Ils t'arrêteront aussi.

L'OUVRIER. – Je veux voir ce qu'ils ont fait de lui. Ils en ont vraiment peur, qu'on le voie. Sinon ils ne le mettraient pas dans du zinc. Laisse-moi !

LA JEUNE FEMME. – Je ne te laisserai pas. Tu n'as pas entendu ce qu'ils ont dit ?

L'OUVRIER. – On a peut-être encore le droit de le voir, non ?

LA PREMIÈRE FEMME *prend ses enfants par la main et va à la caisse*. – J'ai encore un frère qu'ils pourraient emmener, Jean. Et toi aussi, ils peuvent t'emmener. La caisse peut rester fermée. Nous n'avons pas besoin de le voir. Nous ne l'oublierons pas.

## 15

### LE LIBÉRÉ

Voici ceux qu'on a torturés,  
Questionnés, à coups de fouet.  
Ils se sont tus toute la nuit.  
Mais leurs amis, mais leur femme.  
Les regardent avec méfiance :  
Le matin venu, ont-ils parlé ?

***Berlin, 1936. Cuisine d'ouvriers. Dimanche matin. Un homme et sa femme. On entend au loin de la musique militaire.***

L'HOMME. – Il va arriver d'un moment à l'autre.

LA FEMME. – A vrai dire, vous ne savez rien de précis contre lui ?

L'HOMME. – Nous savons une chose : il a été libéré du camp de concentration.

LA FEMME. – Mais pourquoi vous méfiez-vous de lui ?

L'HOMME. – Nous en avons trop vu. On les travaille trop, là-bas.

LA FEMME. – Mais que peut-il faire pour vous convaincre ?

L'HOMME. – Nous arriverons bien à savoir qui il est.

LA FEMME. – Mais ça peut durer.

L'HOMME. – Oui.

LA FEMME. – C'est peut-être le meilleur des camarades.

L'HOMME. – Peut-être.

LA FEMME. – Cela va être terrible pour lui de voir que tout le monde se méfie.

L'HOMME. – Il sait que c'est nécessaire.

LA FEMME. – Tout de même.

L'HOMME. – J'entends quelque chose. Reste avec nous pendant la conversation.

*On sonne. L'homme ouvre la porte, le libéré entre.*

L'HOMME. – Bonjour, Max.

*Le libéré serre en silence la main de l'homme et de la femme.*

LA FEMME. – Vous boirez une tasse de café avec nous ? Nous sommes en train de le prendre.

LE LIBÉRÉ. – Si ça ne vous fait pas de travail. (*Un temps.*) Vous avez une armoire neuve...

LA FEMME. – En fait, c'est une vieille, onze marks cinquante. L'autre est tombée en morceaux.

LE LIBÉRÉ. – Aha.

L'HOMME. – Il y a quelque chose en ville ?

LE LIBÉRÉ. – Une collecte pour les chômeurs.

LA FEMME. – Nous aurions besoin d'un costume pour Willi.

L'HOMME. – Mais j'ai du travail.

LA FEMME. – C'est bien pourquoi tu aurais besoin d'un costume.

L'HOMME. – Ne dis pas de bêtises.

LE LIBÉRÉ. – Travail ou pas, tout le monde peut avoir besoin de quelque chose.

L'HOMME. – Tu as du travail ?

LE LIBÉRÉ. – On doit m'en donner.

L'HOMME. – Chez Siemens ?

LE LIBÉRÉ. – Oui, ou ailleurs.

L'HOMME. – C'est vrai que maintenant c'est plus facile ?

LE LIBÉRÉ. – Oui.

*Un temps.*

L'HOMME. – Combien de temps as-tu passé là-bas ?

LE LIBÉRÉ. – Six mois.

L'HOMME. – Tu as rencontré quelqu'un ?

LE LIBÉRÉ. – Je ne connaissais personne. (*Un temps*). Maintenant, ils les envoient dans des camps très éloignés les uns des autres. On peut aller en Bavière.

L'HOMME. – Aha.

LE LIBÉRÉ. – Par ici il n'y a pas beaucoup de changement.

L'HOMME. – Pas beaucoup.

LA FEMME. – Vous savez, nous menons une vie très retirée, très calme. C'est bien rare quand Willi rencontre un de ses anciens collègues : n'est-ce pas, Willi ?

L'HOMME. – Oui. Nous ne fréquentons presque personne.

LE LIBÉRÉ. – Vous n'avez toujours pas réussi à vous faire enlever les boîtes à ordures du palier ?

LA FEMME. – Ah, vous vous rappelez ? Oui, il dit qu'il n'a pas d'autre endroit pour les mettre.

LE LIBÉRÉ, *à qui la femme sert le café.* – Une gorgée seulement. Je ne reste pas longtemps.

L'HOMME. – Tu as quelque chose à faire ?



LE LIBÉRÉ. – Selma m'a dit que vous vous étiez occupés d'elle quand elle était alitée. Je vous en remercie.

LA FEMME. – Il n'y a pas de quoi. Nous lui aurions bien dit de venir plus souvent passer la soirée, mais nous n'avons même pas la radio.

L'HOMME. – Ce qu'on pourrait y entendre, c'est déjà dans le journal.

LE LIBÉRÉ – Il n'y en a pas lourd dans *Le Journal aryen*.

LA FEMME. – Il n'y en a pas moins que dans *Le Journal du Peuple*.

LE LIBÉRÉ – Et dans *Le Journal du Peuple*, tout autant que dans le « Y a rien », non ?

L'HOMME. - Je ne lis pas le soir. Trop fatigué.

LA FEMME. – Mais qu'est-ce que vous avez à la main ? Elle est toute recroquevillée, elle a deux doigts en moins !

LE LIBÉRÉ. – Une chute.

L'HOMME. – Encore heureux que ce soit la gauche.

LE LIBÉRÉ. – Oui, c'est une chance. J'aurais voulu te parler. Excusez-moi, Madame Mahn.

LA FEMME. – Oui, bien sûr. Mais il faudrait que je nettoie encore le fourneau.

*Elle s'occupe du fourneau. Le libéré la regarde, un léger sourire aux lèvres.*

L'HOMME. - Nous sortons tout de suite après le déjeuner. Selma est rétablie ?

LE LIBÉRÉ. – Toujours ses reins. Elle ne supporte pas la lessive. Dites-moi...

*Il s'interrompt et les regarde. Eux de même. Il ne poursuit pas.*

L'HOMME, *d'une voix rauque*. – Si on allait jusqu'à l'Alexanderplatz avant déjeuner ? Il doit y avoir du spectacle avec cette collecte.

LA FEMME. – On pourrait, non ?

LE LIBÉRÉ. - Bien sûr. (*Un temps.*) Dis, Willi, je suis toujours celui que j'étais.

L'HOMME, *superficiellement*. – Sans doute. La musique, c'est peut-être sur l'Alexanderplatz. Prépare-toi, Anna, le café est bu. Je vais me donner un petit coup de peigne.

*Ils vont dans la chambre à côté. Le libéré reste assis. Il a pris son chapeau. Il sifflote. Le couple revient habillé pour sortir.*

L'HOMME. – Allez, viens, Max.

LE LIBÉRÉ. – Bien. Je voudrais seulement te dire une chose : je trouve ça très juste.

L'HOMME, – Oui, alors, allons-y.

*Ils sortent ensemble.*

## 16

### SECOURS D'HIVER

Les philanthropes du Secours d'Hiver  
Visitent, avec drapeaux et trompettes,  
Jusqu'au plus pauvre des taudis.  
Ils en extirpent fièrement  
Des rogatons et des guenilles  
Qu'ils distribuent aux pauvres d'à-côté.

La même main qui assomme les frères  
Leur fait en hâte la charité,  
Afin qu'ils n'aillent pas se plaindre.  
Mais eux, la croûte de pain leur reste  
Dans la gorge avec le Heil Hitler.

**Karlsruhe, 1937. Dans le logement d'une vieille femme qui est debout à la table avec sa fille, deux S.A. apportent un colis du Secours d'Hiver.**

PREMIER S.A. – Oui, la maman, c'est le Führer qui vous l'envoie.

SECOND S.A. – Pour que vous ne puissiez pas dire qu'il ne s'occupe pas de vous.

LA VIEILLE. – Merci bien, merci bien. Des pommes de terre, Erna. Et un jupon de laine. Et des pommes.

PREMIER S.A. – Et une lettre du Führer avec quelque chose dedans. Ouvrez voir !

LA VIEILLE, *ouvrant la lettre*. – Cinq marks ! Qu'est-ce que tu en dis maintenant, Erna ?

SECOND S.A. – Secours d'Hiver !

LA VIEILLE. – Mais il faut que vous preniez une petite pomme, mon garçon, et vous aussi. Pour avoir apporté ça et grimpé les étages. Je n'ai rien d'autre à vous offrir. Et j'en prends une aussi.

*Elle mord dans une pomme. Tous mangent, sauf la jeune femme.*

LA VIEILLE. – Prends-en donc une, Erna, ne reste pas là comme ça ! Maintenant, tu le vois bien que ce n'est pas comme ton mari le dit.

PREMIER S.A. – Qu'est-ce qu'il dit ?

ERNA. – Rien du tout. C'est du radotage de vieille.

LA VIEILLE. – Non, c'est bel et bien lui qui le dit, rien de grave, vous savez, ce que tout le monde pourrait raconter. Que les prix ont un petit peu monté ces derniers temps. (*Elle montre sa fille avec la main qui tient la pomme.*) Et en effet, elle a calculé d'après son livre de comptes qu'elle a dépensé pour la nourriture, cette année, cent vingt-trois marks de plus que l'année dernière. Pas vrai, Erna ? (*Elle s'aperçoit que les S.A. ont visiblement pris la chose de travers.*) Mais c'est parce qu'il faut de l'argent pour rééquiper le pays, pas vrai ? Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai dit quelque chose ?

PREMIER S.A. – Où cachez-vous votre livre de comptes, la jeune dame ?

SECOND S.A. – Et à qui le montrez-vous ?

ERNA. – Il est à la maison. Je ne le montre à personne.

LA VIEILLE. – Vous ne pouvez tout de même pas lui en vouloir de ce qu'elle tient le livre de comptes ?

PREMIER S.A. – Et de ce qu'elle répand des histoires abominables, nous ne pouvons pas non plus lui en vouloir ?

SECOND S.A. – Et à notre entrée, je ne l'ai pas non plus entendu dire Heil Hitler, à pleine voix. Et toi ?

LA VIEILLE. – Mais elle a dit Heil Hitler, et moi aussi je le dis : Heil Hitler !

PREMIER S.A. – Nous sommes tombés sur un joli nid de marxistes, Albert. Il faut que nous voyions d'un peu plus près votre livre de comptes, accompagnez-nous jusque chez vous.

Il empoigne la jeune femme par le bras.

LA VIEILLE. – Mais elle est dans son troisième mois ! Vous ne pouvez pas ... vous ne le ferez pas ! Vous avez tout de même apporté le colis, et accepté les pommes !... Erna !... Elle a pourtant dit Heil Hitler, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Heil Hitler ! Heil Hitler !

*Elle crache la pomme ; les S.A. sortent en emmenant sa fille.*

LA VIEILLE, *continuant de cracher.* – Heil Hitler !

## 17

### DEUX BOULANGERS

Voici les maîtres boulangers.

Ils doivent avec un sac de colle

Faire du pain. Mais honnêtement

Ils le font selon les bons principes

Avec du son et de la farine,

Ce qui leur vaut plus d'un ennui.

***Landsberg, 1936. Cour de prison. Les détenus marchent en rond. A chaque fois qu'ils passent sur le devant de la cour, deux détenus se parlent à voix basse.***

L'UN. – Alors, le nouveau ! Tu es aussi boulanger ?

L'AUTRE. – Oui. Toi aussi ?

L'UN. – Oui. Pourquoi est-ce qu'ils t'ont coffré ?

L'AUTRE. – Attention !

*Ils continuent à tourner.*

L'AUTRE. – Parce que je ne mettais pas de son et pas de pommes de terre dans mon pain. Et toi ? Depuis combien de temps es-tu ici ?

L'UN. – Deux ans.

L'AUTRE. – Et pourquoi y es-tu ? Attention !

*Ils continuent à tourner.*

L'UN. – Parce que je mettais du son dans mon pain. Il y a deux ans, ça s'appelait encore falsification de denrées.

L'AUTRE. – Attention !

## 18

### LE PAYSAN NOURRIT SON COCHON

Voici le paysan, l'air renfrogné,  
Ils ne lui payent rien pour son blé.  
Mais lui, quand son cochon a soif,  
Il le paye, le lait, et cher.  
Le paysan est en colère.

***Aichach, 1937. Une ferme. C'est la nuit. Le paysan, devant la soue au cochon, met au courant sa femme et ses deux enfants.***

LE PAYSAN. – Je n'ai jamais voulu vous mettre dans le coup, mais maintenant que vous m'avez surpris, vous allez taire vos gueules. Sans cela, votre père ira à la prison de Landsberg, et n'en reviendra plus. On ne fait rien de mal en nourrissant son bétail quand il a faim. Le Bon Dieu ne veut pas que sa créature ait faim. Et aussitôt qu'elle a faim elle crie, et je ne supporte pas d'entendre un cochon crier la faim dans ma ferme. Et le nourrir, je n'en ai pas le droit. L'Etat ne veut pas. Je le nourris pas, il crève, et je subis une perte, et personne pour me dédommager.

LA PAYSANNE. – C'est aussi mon avis. Notre grain, c'est notre grain. Et les voyous n'ont pas d'ordres à nous donner. Ils ont chassé les Juifs, mais le pire Juif, c'est l'Etat. Et Monsieur le Curé l'a dit : ne mets pas de muselière au bœuf qui tire la charrue. Il a voulu dire qu'on pouvait nourrir tranquillement son bétail. Ce n'est pas nous qui leur avons fait leur plan de quatre ans et ils ne nous ont rien demandé.

LE PAYSAN. – Tout à fait juste. Ils ne sont pas pour les paysans, et les paysans ne sont pas pour eux. Mon grain, je dois le livrer pour rien, et la nourriture du bétail, je dois l'acheter au prix fort. Pour que le zigoto puisse acheter des canons.

LA PAYSANNE. – Va te placer à la grille, Toni, et toi, Marie, dans le pré, et dès que tu vois arriver quelqu'un, viens nous le dire.

*Les enfants prennent place. Le paysan fait le mélange pour le cochon et, en regardant avec crainte autour de lui, le porte dans la soue. Sa femme aussi regarde avec crainte.*

LE PAYSAN, *versant à manger au cochon.* – Tiens, bouffe. Gustave. Heil Hitler. Quand la créature a faim, il n'y a plus d'Etat qui tienne.

## 19

### LE VIEUX MILITANT

Au pas de course, en masse, à cent pour cent,  
Ils sont allés voter et les voici.  
Pas de pain, pas de beurre, pas de tissu.  
Ils ont faim, ils ont froid, ils ont voté Hitler.

***Calw, en Württemberg, 1938. Une place avec de petits magasins. Dans le fond, une boucherie ; au premier plan, une crèmerie. Un sombre matin d'hiver. La boucherie est encore fermée. Mais la crèmerie est déjà éclairée et quelques clients attendent.***

UN PETIT BOURGEOIS. – Il n'y aura pas encore de beurre aujourd'hui, n'est-ce pas ?

UNE FEMME. – C'est qu'il en faudrait, s'il devait y avoir tout ce que je peux acheter avec la paye de mon mari.

UN JEUNE GARS. – Ne rouspétez pas, compris ? L'Allemagne, on ne peut pas le nier, n'a pas besoin de beurre, mais de canons. Il l'a dit en toute clarté.

LA FEMME, à *mi-voix*. – Et c'est même vrai.

*Silence.*

LE JEUNE GARS. – A votre avis, c'est avec du beurre qu'on aurait pu occuper la Rhénanie ? Tout le monde était d'accord, mais personne ne veut faire de sacrifices.

UNE SECONDE FEMME. – Du calme. Nous nous sacrifions tous.

LE JEUNE GARS, *méfiant*. – Qu'est-ce que vous voulez dire ?

LA SECONDE FEMME, à *la première*. – Est-ce que par hasard vous ne donnez rien quand on collecte ? (*La première femme approuve de la tête.*) Alors, elle donne. Et nous donnons aussi. Volontairement.

LE JEUNE GARS. – On connaît ça. Quand le Führer a besoin d'un soutien, si l'on peut dire, pour accomplir ses grandes choses, les porte-monnaie se ferment. Des guenilles, c'est tout ce qu'on donne au Secours d'Hiver. Si on s'écoutait, on ne donnerait même que les mites. Mais nous connaissons bien nos polichinelles. Le fabricant du numéro 11 a donné une paire de bottes de cheval complètement usées.

LE PETIT BOURGEOIS. – Les gens sont d'une imprudence !

*La crèmière, en tablier blanc, sort de son magasin.*

LA CRÉMIÈRE. – Nous y sommes tout de suite. (*A la seconde femme :*) Bonjour, Madame Ruhl. Vous avez su, le jeune Lettner, à côté, ils sont venus le chercher hier soir.

LA SECONDE FEMME. – Le boucher ?

LA CRÉMIÈRE. – Oui, le fils.

LA SECONDE FEMME. – Mais pourtant, il était dans les S.A. ?

LA CRÉMIÈRE. – Il y était. Le père est au parti depuis 29. Hier, il est allé à une vente de bétail, sans quoi ils l'auraient emmené aussi.

LA SECONDE FEMME. – Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

LA CRÉMIÈRE. – Augmenté le prix de la viande. On ne lui livrait plus rien, ces derniers temps, et il perdait sa clientèle. Alors il a dû acheter au marché noir. C'est-à-dire chez les Juifs.

LE JEUNE GARS. – Et après ça, ils ne devraient pas l'arrêter !

LA CRÉMIÈRE. – Il a toujours été un des plus dévoués. Le vieux Zeisler, du numéro 17, il l'a fait mettre en prison parce qu'il ne s'était pas abonné au *Völkischer*. C'est un vieux militant.

LA SECONDE FEMME. – Il va en faire, une tête, quand il reviendra.

LA CRÉMIÈRE. – S'il revient !

LE PETIT BOURGEOIS. – Les gens sont d'une imprudence !

LA SECONDE FEMME. – On dirait qu'ils n'ouvriront pas aujourd'hui.

LA CRÉMIÈRE. – C'est ce qu'ils ont de mieux à faire ! Une fois que la police a mis son nez quelque part, elle trouve toujours quelque chose, pas vrai ? Avec ça qu'aujourd'hui la marchandise est tellement difficile à avoir ! Il n'y a que la coopérative qui nous livre, et on n'y fait pas de cérémonie. (*Criant :*) Pas de crème aujourd'hui ! (*Murmure général, de désappointement.*) On dit aussi que les Lettner ont une hypothèque sur leur maison. Ils comptaient bien qu'elle serait levée, ou Dieu sait quoi.

LE PETIT BOURGEOIS. – Ils ne peuvent tout de même pas lever les hypothèques ! C'est un peu trop leur demander.

LA SECONDE FEMME. – Le jeune Lettner était un garçon tout à fait bien.

LA CRÉMIÈRE. – L'enragé, ça a toujours été le vieux Lettner. Il a tout simplement fourré le jeune dans les S.A. Lui, naturellement, il aurait préféré sortir avec une jeune fille.

LE JEUNE GARS. – Qu'est-ce que ça veut dire : l'enragé ?

LA CRÉMIÈRE. – J'ai dit l'enragé ? Eh bien oui, il devenait enragé chaque fois qu'on disait quelque chose contre l'idée, autrefois. Il discourait toujours pour l'idée et contre l'égoïsme individuel.

LE PETIT BOURGEOIS. – Ils ouvrent.

LA SECONDE FEMME. – Il faut bien vivre, en fin de compte.

*Une grosse femme est sortie de la boucherie, maintenant à demi éclairée. Elle s'arrête sur le trottoir, regarde dans la rue, et paraît chercher. Puis elle se tourne vers la crémière.*

LA BOUCHÈRE. – Bonjour Madame Schlichter. Vous n'avez pas vu notre Richard ? Il y a longtemps qu'il devrait être là avec la viande.

*La crémière ne lui répond pas. Tous regardent fixement la bouchère. Elle comprend et rentre précipitamment.*

LA CRÉMIÈRE. – Elle fait comme si rien ne s'était passé. On pouvait pourtant s'y attendre, depuis avant-hier. Le vieux s'était mis dans une rage qu'on l'entendait hurler sur toute la place. Ils lui ont inscrit ça à son compte.

LA SECONDE FEMME. – Je n'ai rien su de tout ça, Madame Schlichter.

LA CRÉMIÈRE. – Vraiment ? Il n'a pas voulu mettre en vitrine les jambons en carton qu'ils lui avaient apportés. Pendant une semaine, il n'y avait rien eu dans sa vitrine, que le tarif. Alors, ils sont venus, mais il leur a dit : je n'ai plus rien pour la vitrine. Ils lui ont dit de commander des jambons en carton. Quand ils sont arrivés avec, et il y avait aussi une moitié de veau, imitée à la perfection, il s'est mis à beugler qu'il ne mettrait rien de factice dans sa vitrine, et des tas d'autres choses qu'on ne peut pas répéter. Tout cela contre le gouvernement, et il a jeté les objets en pleine rue. Ils ont dû les ramasser dans la boue.

LA SECONDE FEMME. – Ts, ts, ts, ts.

LE PETIT BOURGEOIS. – Les gens sont d'une imprudence !

LA SECONDE FEMME. – Comment se fait-il que les gens sortent comme ça de leurs gonds ?

LA CRÉMIÈRE. – Et précisément les plus malins.

*A cet instant, une deuxième lampe s'allume dans la boucherie.*

LA CRÉMIÈRE. – Regardez !

*Fort agitée, elle montre la vitrine à demi-éclairée.*

LA SECONDE FEMME. – Il y a quelque chose dans la vitrine !

LA CRÉMIÈRE. – C'est le vieux Lettner ! En manteau ! Mais qu'est-ce qu'il lui arrive ? (*Criant brusquement* :) Madame Lettner !

LA BOUCHÈRE, *sortant du magasin*. – Qu'est-ce que c'est ?

*La crémière, sans parler, montre la vitrine. La bouchère jette un coup d'œil, pousse un cri, et tombe évanouie. La seconde femme et la crémière accourent.*

LA SECONDE FEMME, *par-dessus son épaule*. – Il s'est pendu dans la vitrine !

LE PETIT BOURGEOIS. – Il a une pancarte sur lui.

LA PREMIÈRE FEMME. – C'est l'ardoise des tarifs. Il y a quelque chose dessus.

LA SECONDE FEMME. – Il y a : J'ai voté pour Hitler !

## 20 LE SERMON SUR LA MONTAGNE

La peur oblige les chrétiens  
A enterrer leurs dix commandements.  
Sinon les railleries pleuvent, et les coups.  
Impossible pour eux de rester chrétiens.  
Les nouvelles idoles bannissent  
Leur Dieu de paix, leur Dieu d'origine juive.

**Lübeck, 1937. La pièce unique d'une baraque de pêcheur. Le pêcheur est alité, à l'agonie. A son chevet sa femme, son fils en uniforme de S.A. et un prêtre.**

LE MOURANT. – Dites, il y a vraiment quelque chose, après ?

LE PRÊTRE. – Vous êtes donc tourmenté par le doute ?

LA FEMME. – Ces derniers temps, il n'arrêtait pas de dire qu'avec tout ce qu'on raconte, tout ce qu'on promet, on ne sait plus ce qu'il faut croire. Ne lui en tenez pas rigueur.

LE PRÊTRE. – Après, il y a la vie éternelle.

LE MOURANT. – Et c'est mieux ?

LE PRÊTRE. – Oui.

LE MOURANT. – Il le faut que ce soit mieux.

LA FEMME. – Il s'est donné tant de mal, vous savez.

LE PRÊTRE. – Croyez-moi, Dieu le sait.

LE MOURANT. – Vous le pensez ? (*Après un temps* :) Là-haut, on peut peut-être ouvrir sa gueule, non ?

LE PRÊTRE, *un peu déconcerté*. – Il est écrit : la foi déplace les montagnes. Ayez la foi, et tout vous sera plus facile.

LA FEMME. – N'allez pas croire, Monsieur le Curé, qu'il n'a pas la foi. Il a toujours régulièrement communié. (*A son mari, insistante* :) Monsieur le Curé croit que tu n'as pas la foi. Mais pourtant, tu as la foi, pas vrai ?

LE MOURANT. – Oui ... (*Un temps*.) Mais, à part ça, il n'y a rien.

LE PRÊTRE. – Que voulez-vous dire ? A part ça, il n'y a rien ?

LE MOURANT. – A part ça, il n'y a rien. Non ? Je veux dire, s'il y avait eu quelque chose, n'importe quoi...

LE PRÊTRE. – Qu'est-ce qu'il aurait dû y avoir ?

LE MOURANT. – N'importe quoi.

LE PRÊTRE. – Mais vous avez eu pourtant votre chère femme, et votre fils.

LA FEMME. – Tu nous as pourtant eus, pas vrai ?

LE MOURANT. – Oui... (*Un temps*.) Je veux dire, s'il s'était passé quelque chose dans la vie, n'importe quoi...



LE PRÊTRE. – Je ne vous comprends peut-être pas bien. Vous ne voulez tout de même pas dire que vous croyez uniquement parce que votre vie a été pénible et laborieuse !

LE MOURANT, *cherchant du regard autour de lui jusqu'à ce qu'il voie son fils*. – Et pour eux, est-ce que ça va être meilleur maintenant ?

LE PRÊTRE. – Vous voulez parler de la jeunesse ? Oui, espérons-le.

LE MOURANT. – Si on avait un cotre à moteur...

LA FEMME. – Mais ne te fais donc pas encore du souci !

LE PRÊTRE. – Vous ne devriez pas penser à des choses comme ça en ce moment.

LE MOURANT. – Il le faut bien.

LA FEMME. – On en viendra bien à bout.

LE MOURANT. – Mais il y aura peut-être la guerre ?

LA FEMME. – Ne parle pas de cela en ce moment, (*Au prêtre :*) Ces derniers temps, il n'arrêtait pas de parler de la guerre avec le fils. Là-dessus, ils n'ont pas du tout les mêmes idées.

*Le prêtre jette un coup d'œil au fils.*

LE FILS. – Il ne croit pas au renouveau.

LE MOURANT. – Dites, celui qui est là-haut, il veut qu'il y ait la guerre ?

LE PRÊTRE, *hésitant*. – On dit : bienheureux les pacifiques.

LE MOURANT. – Mais s'il y a la guerre...

LE FILS. – Le Führer ne veut pas la guerre !

*Le mourant fait un grand geste de la main, comme pour repousser toute contradiction.*

LE MOURANT. – Alors, s'il y a la guerre...

*Le fils veut parler.*

LA MÈRE. – Maintenant tu dois te taire.

LE MOURANT, *au prêtre, montrant son fils*. – Dites-lui la phrase sur les pacifiques !

LE PRÊTRE. – Nous sommes tous dans la main de Dieu, ne l'oubliez pas.

LE MOURANT. – Vous lui dites ?

LA FEMME. – Sois raisonnable. Monsieur le Curé ne peut rien faire contre la guerre ! On ne doit pas parler de ces choses-là par les temps qui courent, pas vrai, Monsieur le Curé ?

LE MOURANT. – Vous savez que c'est des escrocs. Je n'arrive pas à trouver un moteur pour mon bateau. Ils vont dans leurs avions, les moteurs. Pour la guerre, pour la boucherie. Et par mauvais temps, je ne

peux pas rentrer, à cause de ce moteur que je n'ai pas. Bande d'escrocs ! C'est la guerre qu'ils préparent !

*Il retombe, épuisé.*

LA FEMME, *effrayée, a été chercher une cuvette d'eau et lui éponge la sueur avec un linge.* – N'écoutez pas. Il ne sait plus ce qu'il dit.

LE PRÊTRE. – Calmez-vous, Monsieur Claasen.

LE MOURANT. – Vous lui dites la phrase sur les pacifiques ?

LE PRÊTRE, *après un temps.* – Il peut la lire lui-même. Dans le Sermon sur la Montagne.

LE MOURANT. – Il dit que tout cela vient d'un Juif et n'a pas de valeur.

LA FEMME. – Tu ne vas pas recommencer ! Ce n'est pas ses idées à lui. C'est ce qu'il entend dire à ses camarades !

LE MOURANT. – Oui (*Au prêtre :*) Ça n'a pas de valeur ?

LA FEMME, *avec un coup d'œil anxieux vers son fils.* – Jean, ne va pas causer d'ennuis à Monsieur le Curé. Tu ne dois pas lui poser de question.

LE FILS. – Pourquoi ne doit-il pas lui poser de question ?

LE MOURANT. – Ça a de la valeur, oui ou non ?

LE PRÊTRE, *après un long silence, très tourmenté.* – Il est dit aussi dans les Ecritures : Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César.

*Le mourant retombe. La femme lui pose le linge mouillé sur le front.*

## 21

### LE MOT D'ORDRE

Ils viennent chercher les enfants,  
Leur inculquent le mourir-pour-les-riches,  
Comme on inculque le deux-fois-deux.  
Mourir est à vrai dire plus difficile.  
Mais eux, en voyant le poing du maître,  
Ont peur de passer pour peureux.

***Chemnitz, 1937. Un local de la Jeunesse Hitlérienne. Une bande de garçons qui portent pour la plupart un masque à gaz en bandoulière. Un petit groupe regarde un garçon sans masque, assis seul sur un banc et qui ne cesse de remuer les lèvres, comme s'il récitait une leçon.***

PREMIER GARÇON. – Il n'en a toujours pas.

SECOND GARÇON. – Sa vieille ne lui en achète pas.

LE PREMIER. – Pourtant elle doit savoir que ça lui attire des ennuis.

TROISIÈME GARÇON. – Si elle n'a pas les moyens ...

LE PREMIER. – Avec ce que le gros l'a déjà dans le nez !

LE SECOND. – Il apprend encore. Le mot d'ordre.

QUATRIÈME GARÇON. – Cinq semaines déjà qu'il l'apprend, et il n'y a que deux strophes.

LE TROISIÈME. – Il le sait pourtant depuis longtemps.

LE SECOND. – Il sèche seulement parce qu'il a peur.

LE QUATRIÈME. – Il y a tout de même de quoi se marrer, non ?

LE PREMIER. – A en crever. (*Il appelle :*) Pschierer, tu le sais ?

*Le cinquième garçon, troublé, lève les yeux, comprend, fait oui de la tête. Puis il se remet à apprendre.*

LE SECOND. – Si le gros lui en veut, c'est parce qu'il n'a pas de masque à gaz.

LE TROISIÈME. – Il dit que c'est parce qu'il n'a pas été au cinéma avec lui.

LE QUATRIÈME. – Je l'ai entendu dire aussi. Vous y croyez ?

LE SECOND. – Possible. Moi non plus je n'irais pas au cinéma avec le gros. Mais, avec moi, il ne s'y frotte pas. Mon vieux ferait un beau vacarme.

LE PREMIER. – Attention, le gros !

*Les garçons se placent sur deux rangs, dans un garde-à-vous énergique. Entre un chef de groupe corpulent. Salut hitlérien.*

LE CHEF DE GROUPE. – Comptez-vous ! (*On se compte.*) Masques à gaz, en position ! (*Les garçons mettent les masques. Certains n'en ont pas. Ils n'en exécutent pas moins les mouvements en même temps que les autres.*) D'abord le mot d'ordre. Qui est-ce qui nous le récite ? (*Il regarde comme s'il était indécis, puis brusquement :*) Pschierer ! Tu le sais si bien. (*Le cinquième garçon avance et se place devant les rangs. Il est très pâle.*) Alors, le virtuose, tu le sais ?

LE CINQUIÈME GARÇON. – Oui, chef !

LE CHEF DE GROUPE. – Alors, ou y va ! Première strophe !

LE CINQUIÈME :

Apprends à regarder la mort en face !

Tel est le mot d'ordre de notre temps.

On t'enverra sur le champ de bataille,

Mais tu ne sauras plus ce qu'est la peur.

LE CHEF DE GROUPE. – Ne fais pas dans tes culottes ! La suite ! Deuxième strophe !

LE CINQUIÈME :

Feu, alors, et frappe, poignarde, tue !  
Il n'y a qu'un seul but...

*Il sèche et recommence. Quelques garçons se retiennent avec peine pour ne pas éclater de rire.*

LE CHEF DE GROUPE. – Un fois de plus, tu n'as pas appris ?

LE CINQUIÈME. – Oui, chef !

LE CHEF DE GROUPE. – Tu apprends sans doute autre chose à la maison, hein ? (*Beuglant :*) Continue !

LE CINQUIÈME :

Il n'y a qu'un seul but... notre victoire.  
Sois un Allemand... et sans une plainte... sans une plainte...  
Sois un Allemand et sans une plainte  
Fais ton devoir pour elle ... pour elle, meurs pour elle.

LE CHEF DE GROUPE. – Comme si c'était difficile !

## 22

### ON APPREND A LA CASERNE LE BOMBARDEMENT D'ALMERIA

Voici les soldats. Il les régale.  
Et de potage, et de rôtis,  
Afin que, se battant pour lui,  
Ils n'aillent pas de sitôt  
Lui demander pour qui ils font la guerre.

***Berlin, février 1937. Un couloir de caserne. Deux jeunes prolétaires, regardant avec crainte autour d'eux, emportent quelque chose d'empaqueté dans du papier.***

LE PREMIER. – Ils sont dans tous leurs états aujourd'hui, non ?

LE SECOND. – Parce qu'il peut y avoir la guerre, qu'ils disent. A cause de l'Espagne.

LE PREMIER. – Ils ont des mines de fromage blanc, quelques-uns.

LE SECOND. – Parce qu'on a bombardé Alméria. Hier soir.

LE PREMIER. – Où est-ce que ça se trouve ?

LE SECOND. – Mais en Espagne. Hitler a télégraphié là-bas qu'un navire de guerre allemand devait bombarder Alméria, immédiatement. Comme punition. Parce que là-bas, ils sont Rouges, et que les Rouges, ça doit avoir la pétasse devant le Troisième Reich. Alors il peut y avoir la guerre.

LE PREMIER. – Et alors, c'est eux qui ont la pétasse.

LE SECOND. – Oui pour l'avoir, ils l'ont.

LE PREMIER. – Pourquoi est-ce qu'ils braillent, comme à la fête, alors qu'ils ont la pétasse, et qu'ils sont blancs comme du fromage à l'idée qu'il peut y avoir la guerre ?

LE SECOND, – Ils braillent comme à la fête parce que c'est Hitler qui veut la guerre.

LE PREMIER. – Pourtant ce qu'Hitler veut, ils le veulent aussi, Ils sont tous pour Hitler. Puisque c'est lui qui a mis sur pied la nouvelle Wehrmacht.

LE SECOND. – C'est vrai.

*Un temps.*

LE PREMIER. – Tu crois qu'on peut sortir ?

LE SECOND. – Attends encore, on risque de tomber sur un animal de lieutenant qui nous prendra tout, et eux se feront foutre dedans.

LE PREMIER. – Ils sont chic de nous laisser venir tous les jours.

LE SECOND. – Ils ne sont pas non plus millionnaires, dans leur famille. Ils sont au courant. Ma vieille ne gagne que dix marks par semaine et on est trois. Pommes de terre, pommes de terre.

LE PREMIER. – Mais ceux d'ici, ils bouffent comme des princes. Aujourd'hui, boulettes de viande.

LE SECOND. – Tu en as eu combien aujourd'hui ?

LE PREMIER. – Une portion, comme d'habitude. Pourquoi ?

LE SECOND. – J'en ai eu deux portions aujourd'hui.

LE PREMIER. – Fais voir. Je n'en ai qu'une.

*Le second lui montre.*

LE PREMIER. – Tu leur as dit quelque chose ?

LE SECOND. – Non, Bonjour, comme d'habitude.

LE PREMIER. – Je ne comprends pas. Moi aussi, j'ai fait comme d'habitude. J'ai dit : Heil Hitler.

LE SECOND. – C'est comique. J'ai eu deux portions.

LE PREMIER. – Comme ça, tout d'un coup ? Je ne comprends pas.

LE SECOND. – Moi non plus. C'est le moment.

*Ils se sauvent à toute vitesse.*

## 23

### PLACEMENT DE MAIN-D'ŒUVRE

Voici les responsables de l'embauche.

Pour eux, l'homme pauvre n'est qu'une bête,

Ils l'expédient où ça leur plaît.  
Lui, pour tout droit, n'a que celui  
De dire merci et payer son tribut  
De sueur et de sang aux œuvres de guerre.

***Spandau, 1937. En rentrant chez lui, un ouvrier trouve sa voisine.***

LA VOISINE. – Bonsoir, Monsieur Fenn. Je voulais emprunter un peu de pain à votre femme. Elle est à côté, elle revient tout de suite.

L'HOMME. – Mais bien sûr, Madame Dietz. Qu'est-ce que vous dites de l'emploi que j'ai obtenu ?

LA VOISINE. – Oui, maintenant tout le monde a du travail. C'est aux nouvelles usines de moteurs que vous êtes, non ? Vous fabriquez sûrement des bombardiers ?

L'HOMME. – En masse.

LA VOISINE. – Ils en ont besoin en Espagne.

L'HOMME. – Pourquoi justement en Espagne ?

LA VOISINE. – On raconte tellement de choses sur ce qu'ils envoient là-bas. C'est une honte.

L'HOMME. – Tâchez de tenir votre langue.

LA VOISINE. – Vous êtes d'accord avec eux, maintenant ?

L'HOMME. – Je ne suis d'accord avec personne. Je fais mon travail. Où donc est Martha ?

LA VOISINE. – Oui, j'aurais peut-être dû vous prévenir. C'est peut-être quelque chose de grave. Quand je suis entrée le facteur était là, il venait de donner une lettre à votre femme, elle en était toute bouleversée. Je me suis demandé si je ne devais pas aller emprunter mon pain chez les Schiermann.

L'HOMME. – Ca alors ! (*Il appelle :*) Martha ! (*Entre sa femme. Elle est en deuil.*) Qu'est-ce qui t'arrive ? Qui est mort ?

LA FEMME. – Franz. Voilà la lettre.

*Elle lui dorme une lettre.*

LA VOISINE. – Mon Dieu, qu'est-ce qu'il a eu ?

L'HOMME. – Un accident.

LA VOISINE, *méfiante*. – Mais il était aviateur ?

L'HOMME. – Oui.

LA VOISINE. – Et il a eu un accident ?

L'HOMME. – A Stettin. C'est écrit : au cours d'un exercice de nuit sur le champ de manœuvre.

LA VOISINE. – Il n'a pas eu d'accident ! Ce n'est pas à moi que vous allez raconter ça.

L'HOMME. – Je vous dis ce qui est écrit. La lettre vient de l'état-major de la base.

LA VOISINE. – Et lui, il vous a écrit ces derniers temps ? de Stettin ?

L'HOMME. – Calme-toi, Martha. Ça ne sert à rien.

LA FEMME, *sanglotant*. – Oui, je sais.

LA VOISINE. – C'était un homme si bien, votre frère. Je vous fais un peu de café ?

L'HOMME. – Oui, est-ce que vous pourriez nous en faire, Madame Dietz ?

LA VOISINE, *cherchant un pot*. – Des choses comme ça, c'est toujours un rude coup.

LA FEMME. – Herbert, tu peux te laver. Madame Dietz n'y verra pas d'inconvénient.

L'HOMME. – Ça peut attendre.

LA VOISINE. – Et il vous écrivait toujours de Stettin ?

L'HOMME. – Les lettres venaient toujours de Stettin.

LA VOISINE, *avec un clin d'œil*. – C'est ça. Mais lui, il était dans le sud.

L'HOMME. – Qu'est-ce que ça veut dire : dans le sud ?

LA VOISINE. – Loin dans le sud. La belle Espagne.

L'HOMME, *tandis que la femme éclate de nouveau en sanglots*. – Fais un petit effort, Martha ! Vous ne devriez pas dire des choses pareilles, Madame Dietz.

LA VOISINE. – Je voudrais savoir ce qu'ils vous diraient, à Stettin, si vous arrivez pour emporter le corps de votre beau-frère ?

L'HOMME. – Je n'irai pas à Stettin.

LA VOISINE. – Ils s'arrangent pour tout cacher, pour que tout ait l'air propre. Ils s'en font une gloire de ne rien laisser filtrer. Il y en avait un à la mairie qui s'en vantait, de leur adresse à camoufler la guerre. Quand un bombardier est abattu, et que ceux qui sont dedans sautent en parachute, ceux des autres bombardiers, leurs propres amis, les mitraillent en plein ciel, afin que les Rouges ne puissent pas leur faire dire d'où ils viennent.

LA FEMME, *qui se trouve mal*. – Donne-moi de l'eau, Herbert, veux-tu, je me sens très mal.

LA VOISINE. – Je ne voudrais pas aggraver votre état, mais tout de même, à quel point ils camouflent tout ! Ils savent parfaitement que c'est un crime et que leur guerre a tout à craindre du plein jour. C'est la même chose ici. Un accident au cours d'un exercice ! Qu'est-ce que c'est donc que ces exercices ? Des exercices de guerre !

L'HOMME. – Parlez un peu moins fort, au moins. (*A sa femme :*) Tu te sens mieux ?

LA VOISINE. – Vous êtes encore de ceux qui n'ouvriront jamais la bouche, quitte à en mourir ! Vous avez lu la lettre, vous connaissez la note !

L'HOMME. – Maintenant, vous allez vous taire !

LA FEMME. – Herbert !

LA VOISINE. – Oui, c'est ça : maintenant vous allez vous taire ! Parce que vous avez obtenu un emploi ! Mais votre beau-frère aussi en avait obtenu un ! Il vient d'être accidenté avec un engin comme ceux que vous fabriquez à l'usine.

L'HOMME. – C'est un peu fort, Madame Dietz. Je travaille aux mêmes engins. A quoi travaillent les autres ? A quoi travaille-t-il, votre mari ? Aux lampes à incandescence ? Mais ça, bien sûr, ce n'est pas pour la guerre ? Du simple éclairage ! Mais où va-t-il, cet éclairage ? Où va-t-on l'installer ? Peut-être sur un tank ? On sur un cuirassé ? Ou encore sur un engin ? Il fabrique seulement des lampes. Mais, Bon Dieu, il n'y a plus rien qui ne soit pour la guerre ! Où trouver du travail, si je me dis : pas pour la guerre ! Faut-il que je crève de faim ?

LA VOISINE, *baissant de ton*. – Je ne vous ai pas dit qu'il fallait que vous creviez de faim. Naturellement, vous deviez accepter votre travail. Je parlais seulement de ces criminels. Un beau placement de main-d'œuvre !

L'HOMME, *grave*. – Tu ne peux pas non plus te promener dans cette tenue, Martha, en noir. Ils n'aiment pas ça.

LA VOISINE. – Ce qu'ils n'aiment pas, c'est les questions que ça fait poser.

LA FEMME, *calmement*. – Tu veux dire que je devrais me changer ?

L'HOMME. – Oui, sinon je me retrouve demain sans travail.

LA FEMME. – Je ne me changerai pas.

L'HOMME. – Qu'est-ce que ça veut dire ?

LA FEMME. – Je ne me changerai pas. Mon frère est mort. Je porte le deuil.

L'HOMME. – Si Rosa ne l'avait pas achetée quand ma mère est morte, tu ne l'aurais pas et tu ne pourrais pas porter le deuil.

LA FEMME, *criant*. – On ne m'empêchera pas de porter le deuil ! Eux l'ont abattu, moi je peux au moins avoir le droit de hurler. Jamais on n'a vu ça ! Jamais au monde il n'y a eu de chose aussi inhumaine ! Ce sont de monstrueux criminels !

LA VOISINE, *tandis que l'homme est muet d'épouvante*. – Mais, Madame Fenn !...

L'HOMME, *d'une voix rauque*. – Continue comme ça, et il nous arrivera pire encore que de perdre ma place.

LA FEMME. – Ils n'ont qu'à venir m'arrêter ! Ils ont aussi des camps de concentration pour les femmes. Ils n'ont qu'à m'y mettre, puisque j'ose avoir du chagrin quand ils tuent mon frère. Qu'est-ce qu'il avait à faire en Espagne ?

L'HOMME. – Tu vas te taire avec l'Espagne !

LA VOISINE. – Vous allez vous attirer des ennuis, Madame Fenn !



LA FEMME. – Sous prétexte que tu perdras ta place, nous devons nous taire ? Sous prétexte que nous crèverons si nous ne fabriquons pas leurs bombardiers ? Mais, de toute façon, est-ce que nous ne crèverons pas quand même ? Tout comme Frantz ? A lui aussi, ils lui ont trouvé une place. A un mètre sous terre. Cette place-là, il aurait pu l'avoir aussi bien ici !

L'HOMME, *essayant de lui fermer la bouche*. – Tais-toi ! C'est inutile !

LA FEMME. – Qu'est-ce qui est utile ? Faites-le, ce qui est utile !

## 24

### REFERENDUM

Et le jour où nous les vîmes se mettre en marche  
Nous avons crié de toutes nos forces :  
Aucun de vous ne dira-t-il : non ?  
Vous ne pouvez pas continuer à vous taire !  
Cette guerre à laquelle ils vous mènent, cette guerre  
N'est pas la vôtre, ne peut pas être la vôtre !

***Berlin, 13 mars 1938. Dans un logement de prolétaires, deux ouvriers et une femme. Une hampe de drapeau bloque la porte. A la radio, on entend une énorme rumeur d'allégresse, sonneries de cloches, vrombissements d'avions. Une voix dit : « Et maintenant le Führer fait son entrée dans la ville de Vienne. »***

LA FEMME. – C'est comme une mer.

LE VIEIL OUVRIER. – Oui, il va de victoire en victoire.

LE JEUNE OUVRIER. – Et nous sommes les vaincus.

LA FEMME. – C'est comme ça.

LE JEUNE OUVRIER. – Ecoute-les brailler ! Comme s'ils recevaient un cadeau.

LE VIEIL OUVRIER. – Ils en reçoivent un. Une armée d'envahisseurs.

LE JEUNE OUVRIER. – Et ensuite, « referendum ». Un seul peuple, un seul Etat, un seul chef ! C'est ce que tu veux, citoyen allemand ? Et nous qui ne pouvons même pas sortir un petit tract pour ce referendum. Ici, à Neukölln, ville ouvrière.

LA FEMME. – Comment cela, nous ne pouvons pas ?

LE JEUNE OUVRIER. – Trop dangereux.

LE VIEIL OUVRIER. – Maintenant que Karl nous a quittés, lui aussi. Comment avoir les adresses ?

LE JEUNE OUVRIER. – Pour rédiger le texte, il nous manque aussi quelqu'un.

LA FEMME, *désignant la radio*. – Pour son agression, il disposait de cent mille hommes. A nous il en manque un. Bien. Du moment qu'il est le seul à avoir ce dont il a besoin, il n'y a pas de doute que c'est lui qui vaincra.

LE JEUNE OUVRIER, *en colère*. – Alors, dans ce cas, on n'a même pas besoin de Karl.

LA FEMME. – S'il y a ici une pareille atmosphère, autant nous séparer.

LE VIEIL OUVRIER. – Camarades, ça ne nous avance à rien de nous faire des illusions. Sortir un tract devient de plus en plus difficile, c'est un fait. Ces hurlements de triomphe (*il désigne la radio*), nous ne pouvons pas faire comme si nous ne les entendions pas. (*A la femme :*) Avoue-le, n'importe qui, en entendant ça, aurait l'impression qu'ils sont de plus en plus forts. Vraiment, est-ce qu'on ne dirait pas la voix d'un peuple ?

LA FEMME. – La voix de vingt mille ivrognes, à qui on a payé la bière.

LE JEUNE OUVRIER. – C'est ce que nous disons, nous, mais nous sommes peut-être les seuls ?

LA FEMME. – Oui. Seuls, mais avec d'autres gens comme nous.

*La femme lisse un petit billet tout froissé.*

LE VIEIL OUVRIER. – Qu'est-ce que c'est ?

LA FEMME. – C'est la copie d'une lettre. Avec ce bruit, je peux la lire tout haut. (*Elle lit :*) « Mon cher fils ! Demain, je ne serai plus. L'exécution est le plus souvent à six heures du matin. Mais j'écris encore, car je veux que tu saches que mes opinions n'ont pas changé. Je n'ai même introduit aucun recours en grâce, n'ayant commis aucun crime. J'ai simplement servi ma classe. Bien que mon effort paraisse avoir été vain, la vérité est pourtant toute différente. Chacun à son poste, tel doit être le mot d'ordre ! Notre tâche est très dure, mais c'est la plus haute qui soit : délivrer l'humanité de ses oppresseurs. La vie n'aura pas d'autre valeur, tant que cette tâche ne sera pas remplie. Si nous ne gardons pas cela toujours présent à l'esprit, l'humanité entière sombrera dans la barbarie. Tu es encore très jeune, mais cela ne fait rien, pourvu que tu n'oublies jamais à quelle classe tu appartiens. Reste-lui attaché et ton père n'aura pas subi en vain son difficile destin. Prends soin aussi de ta mère et de tes frères et sœurs, tu es l'aîné. Sois consciencieux. Bonjour à vous tous. Ton père qui t'aime. »

LE VIEIL OUVRIER. – Nous ne sommes pas si seuls que ça.

LE JEUNE OUVRIER. – Alors, qu'est-ce qu'on va mettre dans ce tract pour le referendum ?

LA FEMME, réfléchissant. – Le mieux est de mettre un seul mot : Non !